

Le Samedi

VOL. IV - NO. 49

MONTREAL, 13 MAI 1893

PAR ANNEE, \$2.60
LE NUMERO 5 CTS



MÉDITATION AGREABLE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"

MONTREAL.

MONTREAL, 13 MAI 1893

Calino a fait le tour des magasins de Montréal
pour trouver un tableau en pastille.C'est le même trouble de faire la moitié du che-
min et de revenir que d'aller jusqu'au bout.Après tout, qu'est-ce que c'est que le phono-
graphe? Tout simplement un perroquet élec-
trique.Nous n'avons jamais connu d'homme assez
superstitieux pour refuser de ramasser treize dol-
lars dans la rue."Oui, disait Charles Bonaventure, j'ai telle-
ment rougi de cette conversation, que mon trous-
seau de clefs en a fondu."La clientèle des moustiques est plus désirable
qu'on ne pense pour les journaux. Ils ne se con-
tentent pas d'une seule insertion.Le grand malheur, c'est qu'il y a des gens qui
parlent plus rapidement qu'ils ne pensent, et qui
pensent plus vite que leur mémoire peut marcher.La raison pour laquelle si peu de mariages sont
heureux, c'est que les jeunes filles passent leur
temps à dresser des pièges au lieu de faire des
cages.Chaque fois qu'une banque fait faillite en
Chine, on coupe la tête des employés. Il paraît
que c'est une excellente méthode financière, puis-
que pas une banque chinoise n'est tombée depuis
cinq cents ans.

AME CHARITABLE

Mr. Parvenu (lisant son journal).—C'est plus
fort que moi; plus je lis cet article, plus je suis
ému.

L'ami.—Quel article?

Mr. Parvenu.—Il s'agit d'une pauvre femme
dont le mari s'est noyé, et qui est resté sans le
sou.L'ami.—Tu devrais faire quelque chose pour
elle!Mr. Parvenu.—C'est fait; je lui ai envoyé un
chèque anonyme.

LE CÉLIBAT ET LE MARIAGE

DANVILLE

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité,
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'en voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, gémiers maladroit, de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, exécutant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures, je dîne: on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet:
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime;
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal?
Je me tiens trop heureux; et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arroudi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau;
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus: le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charments entre-
tiens.

Des défauts, elle en a, mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma cuisse dans ses mains faits jaser les railleurs!
Je brave leurs discours, je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois, mais qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaieté m'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main,
M'offrant un doux appui m'abrège le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma
goutte.

Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps:
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

CASIMIR DELAVIGNE.

DESCRIPTION CLAIRE



Le bijoutier.—Comme j'ong de mariage, ceci est le der-
nier mot. Quelle est la grosseur du doigt de madame?
L'acheteur.—Je ne sais pas au juste; mais si ça peut
vous guider, elle peut m'enrouler autour de son petit
doigt.

Toujours l'un qui aime et l'autre qui
tend la joueLui.—Vous m'aimeriez bien plus, si j'avais six pieds
de haut.

Elle.—Oui; mais c'est vous qui m'aimeriez moins.

MOTS D'ENFANTS

La personne en visite.—Personne ne peut croire
que je n'ai que vingt ans, à moins que je ne le
dise.Le petit Lucien.—Et encore un grand nombre
ne le croient pas.

DANS NOTRE SIÈCLE D'ÉLECTRICITÉ

Mlle Yankee (de Chicago).—Maintenant que
nous sommes fiancés, dites-moi, mon cher mon-
sieur Vertdegris, dites-moi...

Vertdegris.—Quoi donc, ma chérie?

Mlle Yankee.—Dites-moi votre nom de hap-
tème.

LE CHAUD ET LE FROID

Le propriétaire (à un jeune homme qui de-
mande une position).—Je le regrette beaucoup,
monsieur, mais les affaires ont été tellement tran-
quilles, que la moitié de mes employés actuels,
n'ont rien à faire. Une autre fois; au revoir.Le propriétaire. Dix minutes plus tard, à un
client.—Oui, monsieur, nous sommes très oc-
cupés. Les commis travaillent jour et nuit, et ce-
pendant, une grande partie des ordres restent en
arrière.

SIMPLE RENSEIGNEMENT

Laure.—Je voudrais vous demander quelque
chose, monsieur Sacd'or: j'espère (toute rougis-
sante) que vous ne me trouverez pas trop osée.Mr. Sacd'or.—Parlez sans crainte, mademoi-
selle Laure.Laure.—Je vais me faire broder des mouchoirs,
et je me demande s'il serait prudent d'y faire
mettre mes initiales de jeune fille!

TOUJOURS QUELQUE CHOSE QUI CLOCHE

Le père.—C'est singulier; chaque fois que je
veux te faire épouser un monsieur, tu t'y opposes,
et quand je ne veux pas, tu veux l'avoir à tout
prix.La fille.—Et quand nous nous entendons, sur
quelqu'un, c'est lui qui ne veut pas.

Le SAMEDI se fait un devoir de publier la lettre suivante qu'il a reçue de Mr J. M. Fortier :

Montréal, 3 Mai, 1893.

Mr le Rédacteur du SAMEDI,

Afin de stimuler le zèle de nos fermiers et promouvoir la culture du tabac dans ce pays sur une plus grande échelle, j'ai fait l'importation directe de la véritable graine de tabac de la Havane que je fournirai gratuitement à ceux qui m'en feront la demande personnellement ou par lettre.

Votre dévoué,

J. M. FORTIER,

149 rue St-Maurice.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Depuis longtemps, bien chères lectrices, je me proposais de causer un peu avec vous ; mais le sujet était si hasardeux et délicat, que je ne savais comment le traiter pour ne pas toucher votre susceptibilité.

Cependant certains articles d'un journal mensuel, que vous connaissez toutes, me forcent à donner libre cours aux idées qui me pressent : si je vous démontre ici certaines petites vérités, vous ne m'en voudrez pas trop ; j'en espère !

Vous me connaissez, peut-être, mais je vous connais encore mieux ! Je vous aime avec vos défauts et je voudrais pouvoir vous en entendre dire autant.

J'avais d'abord eu l'idée de faire un parallèle entre l'homme et la femme, mais la différence est si grande et les qualités si peu comparables qu'une réflexion sage est venue changer mon plan...

Parlons d'abord de moi, je dit, du beau sexe, nous parlerons ensuite du nôtre.

Énumérons les défauts de chacun et je suis convaincu que les nôtres feront oublier ceux du premier.

En somme, j'ai mieux aimé avoir recours à un procédé en médecine, qui consiste à mêler l'utile à l'agréable, l'amertume à la douceur, et terminer cette causerie, ne laissant parmi celles qui auront bien voulu me lire, que des amis.

Je ne vous fatiguerai pas en vous citant les noms de tous les auteurs auxquels souvent j'emprunterai les observations et dont je vous ferai part. Je veux seulement vous faire voir les défauts et les qualités de notre pauvre existence, des opinions souvent très flatteuses, parfois un peu méchantes, toujours assez intéressantes, j'en ai l'espoir, mais jamais personnelles ni malicieuses, et je tiens à vous le faire bien comprendre.

Au début de cet entretien, il semblerait convenable de donner une définition de la femme ; mais je trouve, dans une foule d'auteurs, cette phrase mille fois répétée : " La femme est indéfinissable ! " Essayons cependant !

Définition — L'objet dont on dit le plus de bien et le plus de mal — la plus belle, la plus sensible chose du monde — un ange ; un démon ; un abîme dont personne ne connaît les mystères

— un paradis, un enfer, le plus faible et le plus fort des élus — comme les rois, trouvent peu d'amis, beaucoup de flatteurs ; comme eux, amoureux du pouvoir absolu ; — la plus hardie, la plus téméraire créature de l'univers ; — la plus superstitieuse et la plus craintive ; — un résumé de tous les problèmes ; — un être volontaire, entreprenant, résolu, mais inconstant, mobile et timide ; — avide de plaisirs, passionnée pour la gloire, adorable dans le calme et la douceur des affections, mais la plus redoutable dans sa vengeance ; — source de plaisir et de maux, de civilisations et de félicité, de haine, de barbarie, d'héroïsme, de cruautés, d'amour, de terreurs, de jouissances, de fureurs, de molesse et d'enthousiasme ; — en un mot, la plus inconcevable des énigmes — c'est la femme. Trop faibles pour être décidées, on ne doit distinguer les femmes que d'après leurs charmes. — On peut faire d'une femme cent portraits différents, et tous sont vrais. Fièrre et fastueuse à la ville, simple et tendre à la campagne ; — aujourd'hui attachée à son époux et à ses devoirs, demain livrée aux goûts les plus bizarres ; — tantôt on la voit les cheveux épars, les mains et les yeux levés au ciel, attendre par ses plaintes, l'instant d'après on voit la sérénité répandue sur son visage, ses traits relevés par la parure et les grâces. Affligée sans raison, consolée par caprice, sa douleur et sa joie sont l'ouvrage de son imagination. — La femme est incompréhensible, c'est un caméléon qui change à chaque instant."

Voyons maintenant comment la société élève et instruit cet être indéfinissable : " Grâce à Fénelon et à d'autres écrivains qui ont traité de l'éducation des femmes, il y a eu du progrès parmi les hommes et l'éducation des femmes y a gagné.

On ne dispute plus sur la question de savoir s'il faut les instruire et sur les degrés de cette instruction ; on consent à développer leur intelligence ; on leur donne des saluts d'artistes et de maîtres en langues diverses ; elles effleurent, si l'on peut s'exprimer ainsi, les études sérieuses ; mais, ces études, ce sont tout simplement des cahiers d'école qui s'impriment dans leurs cerveaux ; aussi, lorsque les passions arrivent, ces passions auxquelles il n'est pas trop, d'opposer et les habitudes de la vertu et les principes de la religion, elles trouvent des mains habiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort..... ce n'est pas que cette éducation n'ait aussi son côté brillant, au contraire elle introduit, dans la société le bon goût, plus de grâce et plus d'originalité.

Les Grecs, dont la théologie est une suite d'emblèmes mystérieux n'avaient qu'un Apollon et neuf muses ; ils estimaient que le nombre des femmes d'esprit doit être à celui des hommes savants comme neuf est à un.

C'est là sans doute, qu'un poète moderne a

LE BESOIN DE S'INSTRUIRE



Le papa.—Je n'aurais jamais cru qu'il y avait assez de voleurs en ville pour qu'on leur fasse une gare spéciale. Attendez. Je veux en voir passer quelques uns !

pensé son inspiration en ces deux vers charmants :

La femme à qui le ciel donna le moins d'esprit
En a toujours dix fois autant que son mari ?

Mais je trouve, dans un auteur Allemand du siècle dernier des considérations fort justes sur l'éducation des femmes.

" Vous m'invitez, madame, répondit-il à une de ses amies, vous m'invitez à faire un écrit, pour gagner les mères à prendre plus de soin de l'éducation de leurs filles. Au fond, votre demande est juste ; mais ma voix trouverait-elle de l'écho ? Et d'ailleurs, les pauvres filles en retireraient-elles quelque avantage ? Supposez que les mères suivent mes conseils et donnent à leurs filles une éducation plus soignée ; qu'elles leur apprennent ou fassent apprendre à penser et à parler non moins qu'à coudre et à bien faire la cuisine..... qu'en résultera-t-il ?

" Sur une centaine, dix à peine trouveront des maris, et, sur ces dix deux au plus seront heureuses. Non, madame, tant que les hommes seront aussi nuls, ce serait un malheur si toutes les filles étaient sensées. Car alors, ou bien des hommes n'en voudraient pas, à cause de la supériorité des femmes sur eux ou bien les filles, si mes avis étaient adoptés, refuseraient des hommes qui leur seraient inférieurs. Non, madame, l'amour ne saurait subsister sans une sorte d'équilibre intellectuel. Que la plupart des filles grandissent donc sans avoir trop d'esprit, afin de ressembler à leurs futurs époux ! c'est déjà beaucoup, si l'on prend soin, dans chaque pays, d'élever convenablement un certain nombre de filles et de leur inspirer le goût de ce qui est bon et beau, de les rendre aimables et sensibles, afin que les hommes intelligents trouvent des femmes qui puissent faire leur bonheur."

En un mot :

Boule qui sille et femme qui parle latin
Jamais ne viennent à bonne fin !!

Quand la jeune fille a terminé son éducation, il s'agit bientôt de la marier. C'est ce qui fera le sujet de mon prochain entretien.

JOE.

(A suivre.)

DOUCE VENGEANCE

Alfred.—Tu m'as battu aux cartes mais j'aurai ma revanche. Je vais dire à ma femme de s'acheter un manteau de cent dollars.

Horace.—Qu'est ce que cela peut me faire ?

Alfred.—Attends que ta femme le voie, et tu m'en donneras des nouvelles.

L'EXPOSITION DE CHICAGO



LE DEFILE DES NATIONS

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Deux interlocuteurs se disputent sur un ton assez vif. Tout à coup, l'un s'écrie :

— Mais, monsieur, vous me croyez donc bien bête ?

— Non, répond l'autre froidement... mais je puis me tromper.

Cet excellent Boireau a été chargé d'une commission pour Mme de B...

Il arrive, hier matin, vers dix heures, et trouve madame en costume de matin :

— Ah ! comtesse, lui dit-il galamment, vous êtes comme les pommes de terre, délicieuse en robe de chambre.

Un faux-monnayeur essaie de persuader au jury qu'il a commis son crime dans un moment d'égarément :

— On allait me saisir, faire vendre mes meubles. Un matin, j'entendis monter l'huissier ! Alors j'ai perdu la tête, et, dans mon trouble, j'ai imité un billet de banque !

Jacques commence à apprendre ses lettres, mais il est réfractaire à certains sons et s'entête, par exemple, à ne pas prononcer la voyelle U.

— Voyons, lui dit un jour sa maman, qu'est-ce que tu dis à ton cheval mécanique, pour le faire avancer ?

Jacques, qui se méfie :

— Moi ? je ne lui dis rien ; il est en bois !

Deux amis se rencontrent à Luchon :

— Qu'est-ce que fait ton fils à présent ?

— Toujours la même chose : le désespoir de sa famille !

Bel aphorisme d'un sergent faisant la leçon à conscrits sur l'esplanade des Invalides :

— Que je vous engage à ne point oublier que l'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice.

Parmi les quolibets, les lazzis amusants, Sur son tréteau, devant les foules étonnées, Il avale un grand sabre, or, il n'a que quinze ans ; L'avaleur n'attend pas le nombre des années.

Un pique-assiette célèbre se présente chez des amis au moment du dîner

— Je savais, cher ami, dit-il au maître de la maison, que tu avais du monde à dîner ce soir... On m'a dit que vous étiez treize, et ta femme est si superstitieuse...

— Nous ne sommes que douze.

— Jo reste, tout de même. Il faut corriger les femmes de leurs superstitions.

Dans un gargote, près du père-Lachaise :

— Garçon, ce bifteack n'est pas mangeable ; vous ne savez pas faire le rôti ; il faudra que je vous donne des leçons...

— Monsieur est cuisinier ?

— Je suis employé au four crématoire.

AU VILLAGE

Cette rue est trop sale... il faut passer ici, Me dit le paysan. Je lui réponds : brave homme, On rencontre par là, des ordures aussi :

Tout chemin même arôme.

M. Prud'homme à son fils :

— Sache, mon enfant, que la précision et l'exactitude sont de grandes vertus dans la vie ; imite dans sa ponctualité le soleil, qui se lève juste à la pointe du jour, jamais avant, jamais après !

A travers une cloison d'hôtel. Le prince et la princesse sont descendus ; le valet et la femme de chambre rangent l'appartement :

— Voyons, mademoiselle Adèle, un petit baiser un seul !

— A bas les pattes ! monsieur Paul ; vous savez, madame et moi ça fait deux.

ENTHOUSIASME ÉTEINT



I

La cuisinière à la femme de chambre. — Je viens d'en monter une bonne. Je suis allé dire aux voisins que leur cheminée est en feu.



II

(Chez le cousin). — Vite, Paul, monte sur le toit avec un seau d'eau.



III

Paul (sur le toit). — Pristi ! Il y a vingt cheminées pareilles ! Où est la nôtre ?



IV

— Ce doit être celle qui fume.



V

Et voilà comment la cuisinière crut, un instant, au retour du déluge.

Rapport du sergent-major Potiron :

— Ayant fait contre appel, j'ai constaté que la présence du sous-officier B... était absente (sic).

On venait de mettre en doute la probité de Boireau.

— Lui ? s'écrie son ami Taupin, mais c'est le plus honnête homme que je connaisse ! Il n'emporterait pas un cure-dents d'un restaurant... dès qu'il s'en est servi, il le remet dans la soucoupe !

Lune de miel.

Elle, tout à coup, avec curiosité :

— Dis-moi, mon chéri, qu'est-ce que tu ferais si je mourais ?

Lui, interloqué, et après un silence :

— Je te ferais enterrer !

Mot d'enfant :

— René, mon bébé, embrasse-moi comme tu m'aimes.

— Ah ! non, petite mère, je te ferais du mal !

Leçon d'arithmétique élémentaire :

Le professeur. — Supposons que huit d'entre vous aient ensemble 48 pommes, 32 pêches, 56 prunes et 16 melons. Qu'est-ce qu'aurait chacun de vous ?

Un élève. — Mal au ventre.

Deux amis causaient entre eux sur l'éternelle question du mariage :

— J'hésite, mon cher, dit l'un d'eux, figure-toi qu'on me propose deux femmes à choisir, l'une a dix-huit ans et l'autre trente-trois.

— A ta place, lui répondit le second, je prendrais celle de trente-trois ans ; c'est toujours 15 ans de mariage que tu auras de moins à faire.

Le comble du scrupule chez un cavalier : " Refuser de boire dans un verre à pied. "

Un comble des plus malheureux pour un tourneur : " C'est de tourner de l'œil. "

Le comble de l'hydrologie : " Faire sortir de l'eau d'une pompe funèbre. "

Le comble de la stupéfaction pour un compositeur : " S'apercevoir que l'humidité fait jouer une marche dans son escalier. "

Mme X... n'a jamais quitté Montmartre, mais elle a la manie innocente de faire croire qu'elle a visité l'Europe dans tous ses recoins.

— Lorsque vous êtes allée à Venise, lui demande un auditeur du récit de ses voyages (dans son fauteuil), avez-vous vu le lion de Saint-Marc ?

— Si je l'ai vu ! répond-elle ; ne m'en parlez pas ! Je l'ai vu juste au moment où on lui apportait son repas, auquel j'ai assisté, du reste.

Tableau !

Chez le marbrier :

Un individu commande une pierre pour un camarade trépassé et donne les renseignements nécessaires à l'építaphe.

— Mort ?...

— Chez l'chand d'vin, en prenant un canon.

— Suffit : mort au chand d'honneur !

Lord Herford avait loué un hôtel rue Lafitte. Un matin, le domestique du milord trouble son sommeil, en lui annonçant qu'on vient visiter sa maison.

— La maison ? Mais je l'ai louée.

— Oui, milord ; mais... le propriétaire veut la vendre, et les acquéreurs se présentent pour la voir.

— Dites au propriétaire que j'achète sa maison et qu'on me laisse dormir. "

On dit que les sonneurs de Saint-Quentin se sont mis en grève et refusent énergiquement tout *dig din don* aux baptêmes, mariages et enterrements.

— Voilà un désagrément qui n'arrivera jamais aux habitants de Louviers.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne verra jamais Louviers sans son *Eure* !

LES LIMBES

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire :
Lieu qu'à peine vient éclairer
Un jour que sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Sur un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agit d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis ont la candeur
De l'innocence ;
Sur leur sein pâle et sans reflets,
Langouissant des oiseaux muets ;
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là, sont enfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on appelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils ne couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Parmi tout ce peuple charmant,
Qui se meut si nonchalamment,
Qui fait sous son balancement
Pilier les branches,
Quelle est cette ombre aux blonds cheveux,
Au regard timide, aux yeux bleus,
Qui ne mêle pas à leurs jeux
Ses ailes blanches ?

ILLUSION D'OPTIQUE



Le temps s'étant mis soudainement en branle, il dut la débarrasser de son bois, qu'il serva soigneusement ; mais hélas ! avec quel succès.

LES DÉLICES DU DÉMÉNAGEMENT



—Louison, tu me réveilleras de bonne heure, demain matin, n'est-ce pas ?



Les Camionneurs arrivent avant le soleil.



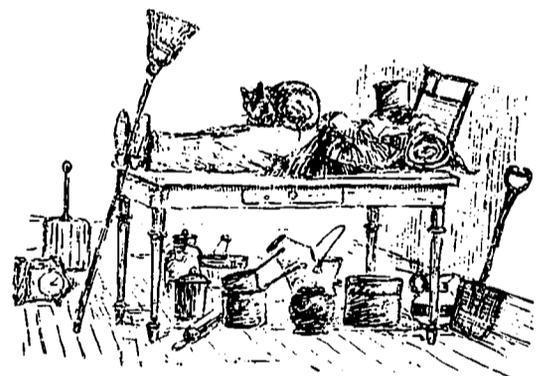
Il n'y a pas plus que la moitié du ménage de brisé.



Quant au tuyau il a pu être ajusté avec assez de facilité.



Le salut du déménageur.



Puis un sommité réparateur.

Elle arrive, et, fantôme ailé,
Elle n'a pas encore volé ;
L'effrai dont son cœur est troublé.
J'en vois la cause :
N'est-ce pas celui que ressent
La colombe qui, s'avançant
Pour essayer son vol naissant,
Voudrait et n'ose ?

Non ; dans ses yeux roulent des pleurs.
Belle enfant, calme tes douleurs ;
Là sont des fruits, là sont des fleurs
Dont tu disposes.
Laisse-toi tenter, et, crois-moi,
Cueille ces roses sans effroi ;
Car, bien que pâles comme toi,
Ce sont des roses.

Triomphe en tenant à deux mains
Ta robe pleine de jasmin ;
Et puis, courant par les chemins,
Va les répandre.
Viens, tu prendras en le guettant
L'oiseau qui, sans but voletant,
N'aime ni ne chante, et partant
Se laisse prendre.

Avec ces enfants tu joueras :
Viens, ils tendent vers toi les bras
On danse tristement là-bas,
Mais on y danse.
Pourquoi penser, pleurer ainsi ?
Aucun enfant ne pleure ici,
Ombre rêveuse : mais aussi
Aucun ne pense.

Dieu permet-il qu'un souvenir
Laisse ton cœur entretenir
D'un bien qui ne peut revenir
L'idée amère ?
—Oui, je me souviens du passé,
Du berceau vide où j'ai laissé
Mon rêve à peine commencé,
Et de ma mère."

CASIMIR DELAVIGNE.

CAS DE CONSCIENCE RÉSOLU

Louise (récemment fiancée).—Crois-tu qu'il est convenable d'embrasser son fiancé ?
Blanche.—Oui, s'il y consent.

DIAGNOSTIC SUR

UN VŒU IMPRUDENT



Le père d'Alphonse (descendant à 7 heures du matin). — Fichtre ! Je parie qu'Alphonse ne demandera pas à déjeuner ce matin.

LES HIRONDELLES

Sous le vieux pont les hirondelles
Tous les ans bâtissent leurs nids ;
Le bonheur nous les rend fidèles,
Elles passent, oiseaux bénis,
Respectés par nos mains cruelles.

On aime à vous suivre des yeux,
Chasseresses de noir vêtues.
Vos larges becs laborieux
S'ouvrent, et vos ailes pointues
Touchent la terre ou vont aux cieux !

Que de sveltesse et d'harmonie
Dans la courbe de vos essors,
Quand vous filez, ivres de vie,
Comme des flèches sans efforts,
Avec une grâce infinie !

Les mouchecons, danseurs légers,
Formant en l'air de fins nuages,
Valsent, ignorant les dangers,
Mais dans vos becs prompts et sauvages,
Leurs bails d'un moment sont plongés.

Vos petits, dont la faim s'aiguise,
Ne savent pas voler encor ;
Dans leur nid, sous la voûte grise
Où l'eau jette ses rellets d'or,
Ils attendent, bec à la brise.

Tantôt par les grands jours brûlants,
Vous planez, essaims circulaires,
Pleins de caprices ondulants,
Et l'on voit briller, taches claires,
Vos jolis petits ventres blancs.

Tantôt, sûr présage de pluie,
Chantant haut, vous rasez le sol
Où l'insecte se réfugie,
Et vous frôlez dans votre vol
Les blancheurs de la route unie.

Que de coups d'aile et de travaux,
Petites mères hirondelles !
Que de soucis toujours nouveaux !
Et combien vous semblez cruelles
Aux mouches des airs et des eaux !

Mais quand septembre aux nuits voilées,
Mêlant du froid à ses douceurs,
Embrume forêts et vallées,
Pour émigrer avec vos sœurs
Vous êtes bien vite rassemblées.

Tristement nous irons vous voir
Vous grouper sur la vieille église
Au sommet doré par le soir,
Quand le rouge soleil s'enlève
Derrière un coteau déjà noir.

Le vieux pont de pierre, hirondelles,
Sera veuf de vos joyeux cris,
Et jusques aux feuilles nouvelles
N'aura, sous sa voûte aux tons gris,
Que le bruit des eaux éternelles !

Ch. GRANDMONGIS.

Lapetite comtesse de Sauvières promenait son impatience en deux grandes pièces sombres, aux murs épais, qui même pendant ce mois de juillet, plus chaud cette année qu'il n'avait jamais été, restaient fraîches.

Tout le monde admirait Mme de Sauvières ; l'expression charmante de son visage, la forme exquise de ses pieds et de ses mains, la grâce de sa taille, attiraient le regard le plus distrait ; mais personne ne savait quelle jolie âme habitait cette élégante enveloppe. Quand je dis personne, j'oublie les pauvres et les malheureux : ceux-là avaient appris à connaître quels trésors de charité et de compassion tendre se cachaient tout au fond du cœur de la comtesse. — Ceux-là mais ceux-là seuls — car si elle était restée bonne, Mme de Sauvières adulée dès l'enfance, était devenue la femme la moins raisonnable qu'on pût imaginer. Elle avait si bien pris l'habitude de ne pas se servir de son bon sens et son jugement n'osait même plus se montrer. A vingt-trois ans, après une année de veuvage, elle n'était encore qu'une enfant gâtée, mondaine, frivole, spirituelle, fantasque, boudeuse, exigeante et coquette. Je vous ai dit que la comtesse se promenait impatiemment dans son appartement — vous n'aurez pas de peine à croire après ce portrait qu'elle s'impatientât en général pour peu de chose — ce jour-là cependant ses raisons étaient graves.

A quelques lieues de Sauvières, demeurait un certain chevalier Tristan de Fièremine, un peu mûr, très désireux de relever la fortune de sa maison, brave homme d'ailleurs et d'un jugement court, qualité héréditaire de sa race. Il existait même dans le pays un dicton peu charitable établissant une relation comparative entre les belles proportions du nez des Fièremine et la brièveté regrettable de leurs vues, mais j'en ai oublié les termes irrévérrencieux, et je me reprocherais d'ailleurs de chagriner en aucune façon les descendants de cette honorable famille.

Le chevalier ne se doutait nullement de la valeur morale de madame de Sauvières — et de plus fins que lui s'y seraient mépris — mais il connaissait en revanche celle de sa fortune avec une surprenante exactitude de détails. Il lui faisait donc une cour sérieuse, solidement appuyée sur cette base mathématique.

La propriété voisine de celle du chevalier était habitée par un jeune baron, qui avait découvert par hasard les bonnes qualités de la capricieuse châtelaine. Grand chasseur, il lui arrivait souvent de s'arrêter pour sécher ses bottes ou manger une omelette au lard, dans quelque pauvre hutte de paysans ; ces braves gens parlaient de "leur comtesse" en termes si touchants que le baron s'était épris d'elle avant même de la connaître : on juge bien que cette belle passion n'avait pu que grandir.

Mme de Sauvières s'ennuyait mortellement à la campagne : elle s'était rendue à grand peine aux raisons d'intérêt qui, venant de joindre à la convenance, l'avaient engagée à passer dans ses terres le temps de son veuvage. Nulle autre distraction à espérer, dans cette lointaine province, que la visite des deux prétendants ; elle s'était donc bien gardée de les repousser, et les avait autorisés à lui venir présenter leurs hommages une fois par semaine.

Comme ils n'avaient à se plaindre d'aucun autre malheur que de voir leur inclination assez maltraitée, la comtesse se montrait parfaitement insupportable : le chevalier acceptait tout applaudissait à tout, même aux boutades dont l'ironie s'adressait particulièrement à lui. — souvent, hélas ! il ne comprenait qu'à moitié, et je crois qu'il entendait dans la voix de la jeune femme de joyeux tintements d'or qui le consolait de ses rigueurs, — mais le baron de Riol, qui avait cru s'éprendre d'un ange, était parfois péniblement surpris ; on sentait que sa contenance froide cachait un étonnement

et un blâme ; Mme de Sauvières habituée à être admirée sans restrictions lui en gardait une rancune d'autant plus profonde qu'elle ressentait une secrète sympathie pour lui ; elle pardonnait volontiers au contraire à la niaiserie du chevalier, qui trouvait justes tous ses caprices, remarquables toutes ses paroles.

Enfin comme le comte de Sauvières avait pris la précaution de vivre de manière à ne pas laisser sa veuve inconsolable, comme aussi le temps du deuil expirait, la jeune femme avait résolu, cette semaine même, d'accorder sa main au sire de Fièremine avant de rentrer à la cour. Elle l'attendait en ce moment ainsi que son voisin et se préparait à leur annoncer sa décision.

Un pas jeune et assuré fit raisonner les larges dalles de marbre du vestibule, et le baron de Riol, introduit par une soubrette, s'inclina profondément devant la comtesse.

— Qu'avez-vous donc fait de votre rival ? demanda-t-elle stupéfaite de le voir arriver seul — car les deux prétendants se surveillaient de près, et leurs entrées comme leurs sorties s'affectuaient avec un ensemble tout militaire.

— Il est mort, comtesse ! répliqua le baron d'un ton beaucoup plus gai que ne le comportait une semblable parole.

— Qu'entendez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

— Mais rien de bien tragique ; car vous ne vous intéressiez pas beaucoup à lui, n'est-ce pas... c'est qu'il était malade d'affection pour vous...

— Je ne m'intéresse jamais aux personnes qui se disent malades d'affection pour moi ; c'est une épidémie peu dangereuse... — Et... ce n'est pas de cela qu'il est mort, je suppose.

— Oh ! non ! D'ailleurs, madame, ne vous méprenez point aux sens de mes paroles ; je vous ai dit que mon rival était mort, mais non pas le chevalier de Fièremine.

— Comment ? je ne comprends plus...

— Vous souvient-il, madame, d'avoir été cruellement décourageante la semaine dernière pour le chevalier comme pour moi : à lui, vous dites que vous ne prendriez jamais pour mari un gentilhomme campagnard, ignorant du ton et des habitudes de la cour ; à moi, que vous aviez fait vœu de n'épouser qu'un seigneur ruiné. L'un et l'autre nous étions rentrés tristes, méditant sur les moyens de remédier aux défauts que vous nous reprochiez.

— Le lendemain le chevalier me vint trouver de grand matin — j'avais passé la nuit à chercher vainement quelque manière de me débarrasser de ma fortune ; la perdre au jeu, la dissiper maladroitement vous aurait déplu ; je lui voulais un emploi héroïque. — "Baron, me dit-il, je pars pour Paris, j'ai commis une erreur grave en m'éloignant de la cour, je la veux réparer, acquérir ce qui me manque pour être un gentilhomme à la mode. Est-ce là une tâche impossible ? Comme votre fortune vous enlève toute chance d'être agréé par notre belle voisine, vous me pouvez donner un conseil impartial." Je lui dis qu'il me semblait facile pour un homme de sa naissance de réussir dans ce qu'il se proposait, même je lui offris de l'accompagner à Paris, complaisance

D'UN ACCÈS DIFFICILE



Cork. — Qu'en dis-tu de ce tabac ? Hein !
Dublin. — Il est très bon au goût ; mais donne-moi le temps que la fumée m'arrive au nez.

moins grande que vous ne pourriez le croire ; car l'idée venait de naître en mon esprit que je trouverais plus facilement dans la capitale un emploi utile à ma fortune. Je dissimulai d'ailleurs perfidement à mon compagnon mon plan et mes espérances ; et nous partîmes ensemble. Dès son arrivée, le chevalier passa chez tous les fournisseurs de la cour ; et je dois, à la vérité, d'avouer qu'il avait fort bonne mine, sous la longue perruque blonde qui encadrait son visage maigre et pâle. Il produisit une impression favorable ; pourtant le brave homme était inquiet : il avait la modestie de se croire ridicule dans ces nouveaux atours, et craignait de vous voir partager cette opinion : " Ces diables de gens, me disait-il avec une bonhomie charmante, sont d'une politesse si raffinée qu'on ne sait jamais s'ils pensent tout le bien qu'ils vous disent de vous-même."

Tourmenté du désir d'éclaircir ses doutes, il conçut un plan assez bizarre dont le résultat imprévu m'a fort réjoui : Il avait, dans un petit village de Normandie, une cousine veuve, qui vivait fort retirée du monde seule avec sa fille ; il résolut d'aller essayer l'effet de ses charmes sur ces cœurs simples étrangers à la dissimulation et aux flatteries mensongères qui sont l'atmosphère de la cour ; du moins, pensait-il, si on le trouvait ridicule, on ne saurait pas le lui cacher. Mais il arriva que, tout au contraire, la jeune personne s'éprit en bloc, du pourpoint de satin, des manchettes de dentelle, de la haute mine et de la superbe perruque de son beau cousin. Elle crut, paraît-il, que ces longues boucles dorées lui avait été données par la nature. — Il faut aller en Normandie pour trouver de ces naïvetés. — Si peu fat qu'il soit, le chevalier ne pouvait manquer de s'apercevoir de cette admiration tendre qui se trahissait innocemment à chaque instant. L'habitude qu'il avait de vos rigueurs le rendit peut-être plus sensible à la douceur d'être prisé si haut. Il n'y sut pas résister et accepta, sans trop de façons, la main et les écus de sa petite cousine, qui souhaitait probablement, comme vous, comtesse, enrichir quelque seigneur ruiné.

— Fi ! une méchanceté, baron ! avez-vous donc pris mes taquineries pour choses sérieuses ?

— Au point que je suis toujours à la recherche d'un moyen de me ruiner d'une façon un peu intéressante.

— Ne cherchez plus, mon ami... Je n'ai fait aucun vœu, nous nous efforcerons ensemble de faire tout le bien possible, je ne suis pas si frivole que j'en ai l'air, croyez-le bien ; et ce n'est pas pour votre perruque que je vous épouse. Ma gravité découvre même une morale à notre histoire. Il ne faut pas éprouver trop les affections qu'on désire conserver et la coquetterie est un méchant défaut qui peut jouer bien de vilains tours à la vraie tendresse... si vous aussi vous n'étiez pas revenu de ce voyage entrepris par affection pour moi !...

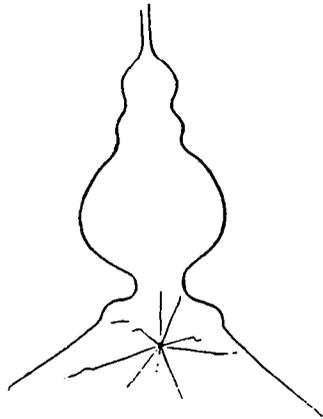
— Oh, comtesse ! protesta de Riol.

— Bien ! mettons votre constance au-dessus de toute épreuve : mais vous ne savez pas que j'allais moi... par je ne sais quel sentiment de sot amour propre froissé... épouser... le chevalier.

— Chut, comtesse, ne troublez pas l'heureuse réalité en me contant de mauvais rêves.

HENRI FAYEL.

LE PREMIER ESSAI DE PATINAGE



Le premier et dernier dessin décrit par Toto sur la glace.



CHANSON DE PRINTEMPS

Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore,
Avait indolemment écouté mes aveux
Comme un couplet banal au rythme langoureux.
Elle était, ce soir-là, plus adorable encore
Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore.

On eût dit d'un pastel hanté de souvenirs
Avec ses paniers bleus brodés de primerozes
Et la belle fraîcheur de ses épaules roses
D'où montait ce parfum qu'on ne peut définir.
Elle était, ce soir-là, plus adorable encore
Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore.

Sans répondre un seul mot — les mots d'espoir si doux,
Elle cueillit des fleurs dans un vase de Sèvres.
Je regardais ses yeux, je regardais ses lèvres,
Je rêvais d'oublier le temps à ses genoux.
Elle était, ce soir-là, plus adorable encore
Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore.

Je rêvais un roman d'ineffable bonheur !
Elle fit un bouquet de pâles violettes.
L'arome pénétrant qu'exhalent ses toilettes
Coulait entre ses doigts comme un philtre enchanteur.
Elle était, ce soir-là, plus adorable encore
Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore.

Elle noua les fleurs d'un de ses cheveux d'or.
J'ai gardé le bouquet ainsi qu'une relique
Et mes lèvres ont bu son parfum nostalgique.
O l'ivresse bénie où le désir s'endort !
M'aimera-t-elle, enfin ? Y pense-t-elle encore
Celle qui prit mon cœur, la blonde que j'adore.

RENÉ MAZEROT.

MESURE DE PRUDENCE

Jules.— Ainsi vous l'aimez tous deux et vous allez vous battre ; est-ce au pistolet ou à l'art épistolaire ?

Charles.— Au pistolet ; les lettres sont trop dangereuses.

LES FIANCÉS

Elle.— Vous êtes certain, chéri, que vous aimerez autant la vie conjugale que votre club ?

Lui.— Absolument certain !

Elle.— Et vous êtes bien attaché à votre club ?

Lui.— Oh ! Pas beaucoup.

THEATRE EMPIRE

Une foule nombreuse attend que la compagnie dramatique Franco-Canadienne commence ses représentations. C'est bon signe, et son succès est assuré, " *Les Deux Orphelines*," pièce superbe et pleine de situations dramatique sera jouée pendant la semaine commençant le 10 mai. Nous avons pu nous procurer les noms des artistes qui prendront part. MM. J. B. Tremblay ; St Cair ; Brazeau ; Hamel ; Léonce ; Elz. Lemah ; Ls. Labelle ; Meussot ; Jean Noël ; Plande etc. ainsi que mesdemoiselle Jeanne Belcourt ; B. de la Sablonnière ; C. Lafrance ; Mathilde, Mde Numa, etc. Nous sommes certains qu'il y aura foule, pour acclamer et applaudir aux succès de nos compatriotes.

THÉÂTRE ROYAL

NEW-YORK VAUDEVILLE STARS

C'est une très bonne troupe que Gus. Hill nous a envoyée, une très bonne troupe de variétés.

Du chant de la danse, des tours de force, des merveilles d'équilibre, le tout assaisonné de beaucoup d'esprit ; voilà le programme.

Comme comédiens et danseurs, mentionnons Geo. Lavender et Tomson, John E. Drew, Dan McEvoy et Jessy May, tous excellents. Reto est un contortionniste habile. Dan Swift et Frank Chase son impayables dans leur pot-pourri musical qui leur permet de nous faire entendre divers instruments plus étranges les uns que les autres.

Le prince Satsuma est un des plus forts équilibristes japonais que nous ayons vus. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous ses tours son nouveaux. Nous pouvons faire le même compliment à toute la troupe qui sait éviter les sentiers battus et trouver beaucoup d'idées nouvelles. La semaine prochaine : The City Club Burlesque Co.



BIEN TRISTE, EN EFFET

L'amie.— Vous avez l'air bien triste ?

Madame Tétédelinotte.— J'ai perdu mon mari dernièrement, et...

L'amie.— Vous pouvez en reprendre un autre !

Madame Tétédelinotte.— J'en ai un autre, et c'est ce qui me rend triste.

LA RAISON DES CHOSES

La jeune veuve.— Oui, mais il me l'avait toujours dit qu'il ne pourrait plus m'aimer quand je serais vieille.

L'ami.— Alors, pourquoi l'avez-vous épousé ?

La jeune veuve.— J'avais dix-huit ans, et lui soixante quinze.

TOUS HEUREUX

Elle.— Avez-vous demandé à papa ?

Lui.— Oui.

Elle.— Qu'a-t-il dit ?

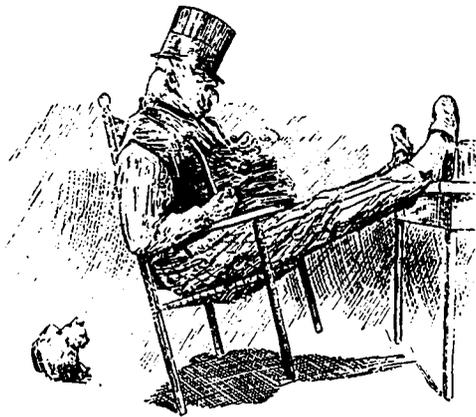
Lui.— Il n'a rien dit, mais je sais qu'il a donné son consentement, parcequ'il m'a regardé avec une expression de pitié empreinte sur son visage.

Les plaisirs d'un mari à la maison



Quand le grand ménage est commencé.

COMMENT GARLEBEU CRUT DEVOIR PRENDRE LA TEMPÉRANCE

I
Le vin et le tabac...II
...jouaient à Garlebeu des tours pendables.III
C'est ainsi qu'un bon jour se couvrit Pabandouma avec une certaine brutalité.IV
Mais le bruit de la chute le fit sortir de sa léthargieV
Et il se mettait en frais de reconquérir son couvre-chef, qui était tombé sur Minette....VI
...quand, oh ! miracle ! il se crut pris de délire, en voyant le chapeau se sauver de lui-même.

LES SORTILÈGES D'UN ENFANT

Le château de Montecarral est posé sur le roc comme un nid d'aigle. En bas, c'est l'abîme, le gouffre à pic, où bruit un ruisseau ; en haut, c'est le ciel de la Nouvelle Castille, torride l'été, glacé l'hiver. A droite et à gauche, c'est la montagne, la Sierra de Guadamarra, nue, déserte, hostile à tous, où le pied du mulet hésite, où le voyageur ne passe que de jour, égrenant un rosaire au fond de sa poche.

Le château de Montecarral est plus farouche et plus morne que la montagne. Les tourelles effilées attirent l'orage ; les douze poternes saillantes dans leur encastrement de pierre, semblent les nodosités énormes de cette chaîne de remparts. Aux rares meurtrières, de triples grilles armées de dents ; aux crêtes des murs, de profondes crénelures, abri des veilleurs ; dans les fossés, une eau verte et croupissante.

Don Sanche, marquis de Montecarral et d'Alvimar, chevalier de Saint-Jacques, grand d'Espagne, est plus dur, plus hautain et plus sévère que la montagne et le château. Avec son teint pâle, ses membres grêles, sa barbe rousse en pointe, son collet de dentelle attaché lâche sur le velours noir du pourpoint, c'est un seigneur de haute mine. Un collier ancien, aux plaques chatoyantes, allumé de faibles lueurs dans les plis sombres de son costume de deuil. D'un geste familier, il appuie sur le pommeau de sa dague une main fine, maigre, presque diaphane. Il parle peu et ne rit jamais.

Ses gens l'ont surnommé : "le marquis Fantôme."

Don Roy Carlos de Montecarral, son père, veuf de bonne heure, confia son unique héritier aux dominicains de Ségovie.

Jusqu'à vingt ans, don Sanche a vécu triste et solitaire ; toujours seul il semblait fuir ses compagnons qui, du reste, le fuyaient lui-même.

Le soir, quand don Sanche quitte sa bibliothèque, il traverse d'un pas lent la galerie gothique où soixante marquis de Montecarral, en

grand costume, le regardent passer. Le temps a rongé la dorure des cadres ; le soleil et la poussière ont répandu sur les couleurs affaiblies un voile terne et léger ; et rien n'est plus triste que ces figures vêtues de fer ou de robes chamarrées, souriant d'un sourire éteint effacé par la vétusté sur leurs lèvres pâles...

Don Sanche salua du regard cette longue file d'ancêtres. Il s'appuie au balcon de marbre, une merveille de ciselure que Jean de Gomez de Montecarral rapporta de Grenade en l'an 1492. Il regarde les pitons de la Sierra, noirs sur le ciel rouge, le vallon désolé, le frissonnement de l'écumee sur le torrent ; la main sur le pommeau de

sa dague, dans sa pose familière, il rêve gravement comme il sied à un grand d'Espagne qui daigne rêver.

II

—Qu'on selle Esplandias Qu'on m'apporte mon armure. Qu'on dise aux hommes d'armes de monter à cheval. Je pars dans une heure... Allez !...

Pédrille, le majordome, salua gravement jusqu'à terre. Ce brave homme, naïf et ventru comme Sancho Pança, tremble à la voix du marquis. Où veut aller sa Seigneurie à pareille heure ?... Mais un regard impérieux arrête les questions sur ses lèvres, et comme Pédrille se retire à reculons.

Blême de respect, le majordome disparaît.

III

Un mois s'est passé.

Sur le donjon de Montecarral le pavillon des marquis se déploie, étalant au vent du matin sa montagne d'or sur champ d'azur. L'air est vif, le vent cingle et la gelée blanche luit aux crêtes des rocs. Dans le patio, Pédrille le majordome et les domestiques de tout rang attendent le maître.

Le gros Pédrille gourmande sa femme Dolorès, une petite créature jaune, maigre, rougie de fièvre, que l'on a surnommée par dérision *Carne Seca* (Chair sèche). La pauvre *Carne Seca* s'ennuie dans ces remparts. Pas de voisins, pas de commères franches et gaies, pas d'enfants, hélas ! Pas de petites mains roses pour embrouiller ses écheveaux ; pas de petits pieds pour trotter près d'elle ; pas de petite bouche balbutiant pour essayer les premiers cris d'appel, joie des mères. *Carne Seca* pleure souvent en secret et en silence. Mais le seigneur Pédrille lui a recommandé la gaieté — une gaieté respectueuse — pour accueillir le marquis qui revient.

Don Sanche a écouté avec indifférence les acclamations de ses vassaux. Il est plus pâle que jamais. Il met pied à terre dans le patio et — chose étrange — il appelle *Carne Seca*, l'humble *Carne Seca* elle-même.

LE GÉNIE FINANCIER DE LA FEMME



(Au bazar)

La première dactyle. — Je viens de recevoir pour le bazar le cadeau d'un tapis de Turquie qui est marqué vingt dollars.

La seconde dactyle. — Oh ! moi qui en cherche un ! Fixez-le à cinq dollars ; je vais prendre tous les billets.

UN DES MIRACLES DU DÉMENAGEMENT

—Dolorès, Juanito vous remettra quelque chose... vous en prendrez soin.

— Et fièrement don Sanche rentre dans son château, laissant l'auditoire bouche bée. Pédrille regarde sa femme stupéfaite de l'honneur qu'elle a reçu.

— Je ne comprends pas bien, murmura-t-elle... senor Juanito!

— Je vais vous expliquer la chose, dit Juanito, un grand Valencienc drapé dans la mante de sa province et couvert de piécettes et de pampilles. Sa Majesté était à cheval, quand une jeune femme, belle comme l'astre du jour mais pauvre se jette presque sous les sabots d'Esplandias... Le marquis tire sur les rênes. Mais la mère sort de son manteau un enfant empaqueté de rouge et le pose sur le cou du cheval, presque dans les bras de sa Seigneurie, en criant d'une voix étranglée, une vraie voix de l'autre monde : " Au nom de ta mère, Sanche de Montecarral, sauve cet enfant innocent." Et puis... en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle avait disparu.

— Et l'enfant? demanda Dolorès toute pâle.
— Don Sanche l'a gardé. Il paraît que le regard de cette femme était entré dans l'âme du marquis comme un coup de navaja. Il n'a pas voulu laisser l'enfant. " La femme du majordome l'élèvera, a-t-il dit."

— Voici la senora, dit l'Aragonais en dépliant sa mante rayée de couleurs vives. Elle se réveille et n'a pas l'air contente.

Dolorès prit dans ses bras la petite fille qui poussa des cris affreux. C'était une belle enfant de six mois, les sourcils arqués, l'ambre délicat de la peau teintée de rose. Un fin duvet brun, léger comme de la soie floche, passait sous le bonnet de drap d'or. Un sourire éclaira le sombre visage de Carne Seca quand elle prit l'enfant, enveloppée dans une pièce de soie rouge à larges fleurs. La bonne créature la calma vite en faisant toutes ces petites mines que les femmes devinent d'instinct. Puis elle emporta son trésor au pavillon du majordome en remerçant Notre-Dame del Pilar de lui avoir donné ce qu'elle implorait dans toutes ses prières : un enfant à soigner, à nourrir, à aimer.

IV

La petite fille fut baptisée dans la chapelle de Montecarral, Juanito l'Aragonais fut parrain et Carne Seca fut marraine.

L'enfant reçut le nom de Maria del Pilar, mais selon l'usage, on l'appela familièrement du seul nom de Pilar.

Grâce aux soins maternels de Carne Seca, Pilar grandit rapidement et devint plus blanche et plus belle. Bientôt son ramage enfantin, où les aspirations gutturales de l'arabe se mêlaient comme par hérédité aux accents plus doux de la Castille, égaya le triste pavillon où Dolorès vivait solitaire. Tous avaient un mot, une caresse pour elle, quand elle se roulait au soleil dans le petit jardin de Pedrille. Et comme elle gardait toujours quelque chose de volontaire et de sauvage, on disait qu'elle avait le regard étrange mais le sourire chrétien.

Don Sancho avait-il oublié l'étrange legs de cette mère qu'il n'avait jamais connus? Entre ses livres et les portraits de ses aïeux, il semblait rêver la vie plutôt que vivre et nul ne pouvait dire quelles pensées d'ennui, d'orgueil ou de remords hantaient ce fantôme.



I On avait bien recommandé à Pédrille de ne pas de battre le tapis :
II ce, qu'en fidèle serviteur, il ne manqua pas de faire.
III Mais un petit vice aimable l'empêcha de voir venir l'animal qui n'aime pas les tapis rouges.



IV Il crut naturellement à un coup de vent.
V Et il allait se relever.
VI Quand il constata avec terreur qu'il venait de pousser des cornes au tapis, qui devait être évidemment un loup-garou des riches pays.

V

Un beau jour de l'an de grâce 1508, la foudre éclata sur Montecarral. Don Sanche, calomnié par un ennemi inconnu, fut accusé de conspirer contre son roi, il reçut l'ordre de renvoyer à l'Etat son brevet de capitaine. C'était la disgrâce. C'était, de plus, un outrage comme jamais un Montecarral n'en avait reçu. Ivre de colère, don Sanche courut à l'Etat, demandant audience au roi qui refusa de l'entendre. Au grand scandale des chambellans, l'irascible marquis brisa son épée et jeta les morceaux à travers les glaces d'une fenêtre. Puis il sauta sur Esplandias et gagna les montagnes de Guadamarra, où nul ne songea à le poursuivre.

Mais en pénétrant dans le patio, don Sanche trouva tous ses domestiques en émoi. Il apprit qu'en son absence un exprès était venu réclamer le brevet de capitaine qu'il avait négligé de renvoyer à Madrid. Le personnel du château, effrayé à la vue du sceau royal, avait laissé ce personnage opérer une sorte de perquisition. Pédrille, sur qui retombait toute la responsabilité de l'affaire, s'arrachait les cheveux de désespoir.

— Et vous n'avez pas jeté cet alguazil dans le fossé? Cet homme est chez moi, sans que je le sache, sans que...

— Je craignais... murmura Pédrille.

— Où est ce coquin? interrompit don Sanche.

— Je ne sais... dans la galerie... je... je...

Au même instant, une face patibulaire apparut au seuil de la grande porte. Le marquis fit un geste de fureur.

— Ah! canaille! Dans mon château!

Et brusquement il enfonça ses éperons dans le corps d'Esplandias qui hennit de douleur et s'enleva d'un bond formidable, portant son cavalier jusque sur le perron.

— Senor, senor caballero... implorait l'alguazil vert d'épouvante.

— Hors d'ici, coquin! cria don Sanche, en faisant pleuvoir sur le malheureux une grêle de coups de cravache.

L'alguazil avait pris ses jambes—de bien laides jambes!—à son cou—un bien vilain cou!— et il détalait sur la route escarpée, quand don Sanche, que la colère grisait comme un vin, se tourna vers ses gens, suants de peur, serrés les uns contre les autres.

— Et vous aussi, partez! Dehors, poltrons! Dehors, valets, majordome! Dehors tous! je veux être seul.

Mais comme il sautait à terre, une femme se précipita vers lui.

— Et moi aussi, mon bon Seigneur? Je ne...

— Dehors tous! répéta durement don Sanche.

— Mais la petite, la mignonne, ma Pilar, je puis l'emmener?

— Cet enfant m'appartient, non à vous. Obéissez, femme, et laissez-moi.

Repoussant Dolorès sanglotante, le marquis reprit son air grave et ennuyé.

VI

Le soir tombait dans le château de Montecarral silencieux comme une tombe. La grande fureur du marquis s'était calmée; mais la rancune âpre, cuisante et torturante lui demeurait enfoncée au cœur. Il arpenta longtemps la galerie des portraits, cherchant les causes de sa disgrâce; puis, selon sa coutume, à l'heure de l'Angelus il se mit au balcon.

— Madre!... mama!... mama!...

Des cris d'enfant appelaient sa mère retentissaient dans le patio désert. Don Sanche distingua dans le crépuscule une petite robe blanche qui se démenait près du logis de l'intendant. C'était Pilar, alors âgée de quatre ans, et qui, sentant venir

NOTES SUR L'EXPOSITION DE CHICAGO



Cette ville, éminemment démocrate, est d'un abord facile.

l'heure du dîner, appelait sa mère adoptive de toute la force de ses poumons. Le marquis eut un mouvement d'impatience. Il regretta de n'avoir pas laissé l'enfant à sa marraine : "Demain, pensa-t-il, je prierai don Gomez, le prier d'Alvimar, de m'envoyer des gens et une *doncalla* pour soigner cette petite." Mais Pilar n'ayant pas l'honneur de connaître don Gomez, n'entendait pas qu'on remit au lendemain le repas qu'elle voulait faire le jour même.

Don Sanche se demanda ce qu'il allait faire.

Il descendit dans le patio.

En le voyant, Pilar courut se cacher. Ce cavalier vêtu de noir lui faisait peur. Don Sanche courut après elle, mais elle glissait comme une belette entre les palissades du jardin. Il parvint à l'acculer contre un mur, et il étendit la main vers elle ; alors elle poussa des gémissements lamentables. Don Sanche, furieux, eut envie de la planter là. Mais il sentit qu'il serait inhumain d'abandonner une enfant si jeune. Il empoigna Pilar par le milieu du corps et, malgré les cris et les griffades qu'elle lui prodigua, il l'emmena de force.

Arrivé dans la grande galerie, don Sanche posa son fardeau sur un fauteuil. Puis il resta indécis. Qu'allait-il faire ? La même question se posait toujours. Pilar, un peu calmée, égratignait la licorne d'or dressée sur le fauteuil de cuir gaufré. Puis elle regarda les portraits des soixante marquis et marquises, et d'un air respectueux les montra du doigt.

—Les saintes... dit-elle.

Don Sanche parut sortir d'une grave méditation.

—Que manges-tu à ton souper, petite ? demanda-t-il gravement en rajustant la guipure de sa collerette sur le pourpoint de velours où les doigts de Pilar avaient laissé leur trace.

—Pilar mange de bien bonnes choses, de bien bonnes choses, murmura l'enfant d'un air rêveur.

Après un long silence, comme don Sanche se taisait, elle reprit :

—Pilar mange de très bonnes choses, de la bonne bouillie, du bon lait chaud et de la bonne petite galette chaude.

Les yeux gourmands de l'enfant s'ouvraient démesurément à l'évocation de tant de choses exquises.

Don Sanche frappa du pied :

—Je ne puis cependant pas faire sortir des galettes chaudes des pierres de mon château.

Pilar effrayée par le bruit recommença ses cris.

—J'ai faim, maman, j'ai faim.

—Personne ne le saura, après tout, pensa don Sanche.

Et reprenant Pilar dans ses bras, le sombre hidalgo descendit... aux cuisines.

VII

"Que mangent les enfants ? .. De la bouillie. Avec quoi fait-on la bouillie ? Avec du froment délayé dans du lait, je pense. Si je me trompe, le mal n'en sera pas bien grand."

Ainsi songeait le marquis de Montecarral et d'Alvimar en parcourant ses cuisines dépeuplées, Pilar trotant près de lui. Il finit par découvrir un jambon entamé, une pile de galettes de maïs, un pot de farine, du lait des oignons et divers légumes, dont il ignorait l'assaisonnement. Il mit de côté, pour son propre repas, le jambon, les piments et les galettes. Il restait un peu de feu sous les cendres du grand fourneau. Bientôt les braises, ravivées par le souffle très noble du marquis, rougirent sous le pot de terre où fumait la bouillie. Don Sanche fit encore la conquête d'un flacon de miel, et chargé de ses provisions, suivi de Pilar, qui dansait autour de lui des sarabandes insensées, il remonta mélancoliquement la grande galerie en trébuchant dans l'escalier.

VIII

Il n'y a rien qui égale en gravité le repas coutumier de Don Sanche. Sur une nappe de Flandre brillait le service massif d'argent armorié. Les flacons effilés ou ventrus, les cruches à panse brune ou blonde, les émaux de Venise, les cristaux de Bohême étincelaient en gammes de cou-

LÉGÈRE ERREUR



I

Quant l'ourang-outang rit l'africain....



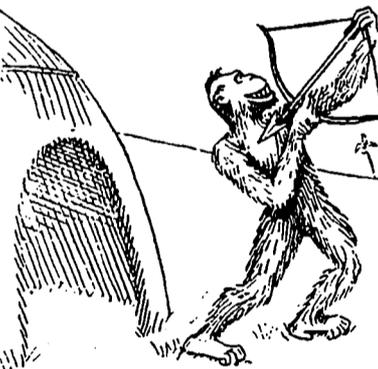
II

se servir d'un mécanisme inconnu pour tuer des oiseaux ;



III

il se promet bien de l'essayer à son tour.



IV

Aussi, saisissant l'instrument à la dérobée, sans leçon préalable,



V

il se décerna le premier prix de stupidité.

leurs vives à la clarté des candélabres. Assis au centre de la table solitaire, don Sanche mangeait du bout des dents quelque met sobrement assaisonné. Aucun luxe gastronomique. Le dîner d'un artisan servi dans la vaisselle d'un roi.

Que pensâtes-vous, vieux marquis de Montecarral, en voyant votre descendant placer lui-même sur la table la toile brodée et les plats d'argent, tandis qu'une petite gamine dépeignée sautait sur vos fauteuils en narguant vos portraits vénérables ? Vos ombres indignées on dû se voiler dans la nuit, ô Gomez, compagnon du Cid, ô Gonzalve, duc de Nazareth, ô Carlos, grand-maitre de Calatrava ! Sans respect pour sa dignité, don Sanche allumait lui-même les cierges de cire. Il versait la bouillie dans une écuelle, lui-même, ô marquis, à vos barbes vénérables ; et découpant son jambon ferme et rose, il mangeait presque de bon appétit.

Mais dès qu'il fut installé à table, don Sanche se trouva épouvantablement ridicule... Ses mouvements lui revinrent plus amers que jamais : son front se plissa, ses yeux clairs devinrent durs, et il prit un air méchant qui terrifia la petite Pilar car elle se mit à pleurer.

—L'exécrable créature grommela don Sanche. Non seulement elle me fait faire un métier de nourrice, mais encore elle me tourmente avec ses hurlements.

Paf ! la petite sorcière irritée donne un coup de poing dans son écuelle et renverse sur la belle nappe de Flandre la bouillie qu'un grand d'Espagne a préparée de ses propres mains.

Don Sanche est consterné. Néanmoins il essaie de réparer le mal ; avec sa cuillère il ramasse la bouillie, la remet dans l'écuelle d'argent, et prenant résolument Pilar sur ses genoux, il donne la becquée à ce petit oiseau sauvage sous les yeux indignés des soixante marquis de Montecarral qui s'effacent la honte dans leurs cadres.

IX

—C'est bon, soupira Pilar... encore !

—Il n'y a plus rien, dit le marquis.

—J'en veux tout de même.

—Gamine de gamine... Veux-tu manger du jambon ?

—Je veux bien.

—Ouvre ta bouche toute grande.

Et Pilar attrape au passage une miette de jambon. Mais cela ne lui suffit pas.

—J'ai soif, dit-elle.

Il faut que don Sanche la fasse boire dans son propre verre, non sans mouiller son pourpoint. Pilar, bien repue, rouge de plaisir, laisse un moment de répit à son hôte. Elle escalade les fauteuils, monte sur la table, danse sur les coussins et finit par tomber en admiration devant les ancêtres de don Sanche.

—Qui ça ? dit elle en montrant le noble Gonzalve, duc de Nazareth, qui brandit d'un air terrible un glaive énorme.

—C'est un de mes aïeux, dit le marquis.

Pilar ne comprend pas.

—C'est mon grand-père, reprend don Sanche, espérant provoquer le respect de Pilar.

—Ah ! ton grand-père... Il est cuisinier, alors ton grand-père, avec son couteau, dis ?

Don Sanche ne répond rien. La petite fille examine maintenant don Alonzo de Montecarral y Cataluna, archevêque de Tolède en 1063. La splendeur des vêtements sacerdotaux éblouit l'enfant qui murmure :

—Ca, c'est le bon Dieu.

Don Sanche ne peut s'empêcher de sourire.

Mais voilà que les yeux de Pilar se ferment ; elle balbutie quelques mots et s'endort perdue dans le fauteuil aux fantastiques licornes.

X

"Voilà que cette enfant s'est endormie et que je ne sais où la mettre."

Ainsi murmure don Sanche. Ce ne sont pas les chambres et les lits qui manquent dans son manoir, mais il ne peut pas loger dans ces catafalques gigantesques une senora de quatre ans. Que faire ? que faire ?

Soudain une lueur brilla dans les yeux du mar-

quis. Il sembla hésiter : ses yeux s'arrêtèrent sur Pilar endormie, puis sur l'image d'une jeune femme blonde et fluette, croisant ses mains pâles sur un corset de brocart chargé de perles.

Vit-il dans les yeux de la pensive marquise un acquiescement à quelque projet ténébreux ?... Il prit le candélabre de cuivre et sortit.

XI

Don Sanche traversa un couloir et s'arrêta devant la chambre des marquises, contiguë à la chambre des marquis qu'il occupait. Il n'était pas entré dans cette pièce depuis la mort de son père qui lui-même y avait pénétré rarement. Ce fut avec un sentiment d'effroi religieux qu'il mit la clef dans la serrure. Le grincement de la porte, l'air froid qui le frappa au visage, l'odeur de tombe qui s'exhalait de cette chambre le firent frissonner. Il distingua le lit aux tapisseries décolorées les meubles familiers, le scintillement d'un miroir de Venise, surpris de refléter une clarté.

Don Sanche fit un pas : une faible écho lui répondit et il lui sembla que toutes les marquises de Montecarral qui étaient entrées dans cette chambre au soir joyeux des noces, et qui en étaient sorties dans leur cercueil, apparaissaient dans la pénombre, formes indéfinies que la lueur des cierges faisait trembler. Il les revoyait, frères et frères, avec leurs ceintures de pierreries, leurs misels, leurs lourdes robes aux couleurs mortes comme leur beauté.

Il fit encore un pas et s'arrêta, oubliant les visions qui le hantaient.

Devant lui, son berceau d'enfant dormait sous les dentelles jaunies, comme une nacelle abandonnée sur le sable et que couvrent de traînantes draperies les algues et les goémons.

Don Sanche le prit par un bout et le traîna dans la chambre voisine, sa chambre à lui. Puis il s'en alla d'un pas lent.

XII

Pilar dormait toujours. Elle ne s'éveilla pas quand le marquis l'emporta. Il la coucha sur ses genoux et s'attaqua aux nœuds de la brassière. Travail compliqué. A mesure que les petits vêtements se déroulaient sous les mains maladroitement de don Sanche, le corps de l'enfant apparaissait rose, adorable. Ce farouche marquis déshabillant ce petit être, c'était un spectacle touchant.

—Ma prière ! dit tout à coup Pilar, réveillée.

Don Sanche, surpris, la posa sur le berceau.

Don Sanche était tout ému ! Pilar toute somnolente estropia quelques noms de saints et de saintes, murmura une moitié d'*Ave* et finit en disant, comme *Carne Seca* le lui avait appris :

—Sainte Marie, Notre-Dame del Pilar, souvenez-vous de ma mère et de mon père, de ma marraine et de mon parrain, de... de... mon sauveur et protecteur... don Sanche de Montecarral et d'Al... vi... mar... chevalier de Saint-Jacques... grand d'Esp...

La tête brune retomba sur l'oreiller de soie. Pilar dormait. Ces mots répétés tous les soirs

ALARMANTE MONOTONIE



Elle. — Pourquoi ne te dégrises-tu pas ?
Lui. — C'est justement ce que je voudrais.
Elle. — Ah ! Au moins, voilà un bon sentiment ! Pourquoi voudrais-tu te dégriser ?
Lui. — Pour pouvoir me regriser en neuf.

n'avaient aucun sens pour elle et le sommeil l'avait prise au milieu des titres du marquis.

Elle dort, l'enfant, dans le berceau armorié, présent d'une reine, où tous les marquis de Montecarral ont, depuis un siècle dormi leur sommeil d'enfants nobles sous l'œil des duègnes et des camareras. Et don Sanche, accoudé sur la table, oublie l'heure qui passe et le cierge qui se consume... Il regarde... mais ce n'est plus Pilar qu'il voit...

C'est le petit Sanche de Montecarral, fils souffreteux d'une mère débile qui le veille avec beaucoup d'amour. De quel regard âpre, terrible, plein d'angoisse, elle le couvre, quand elle voit venir la toux qui la tue, la pâle marquise de vingt ans. Don Ruy-Carlos s'enferme en vain dans l'oratoire pour ne pas entendre cette toux de mort.

Ses extases égoïstes même en sont troublées.

Dona Maria n'a pas toussé longtemps.

Qu'elle a été triste, l'enfance de don Sanche !

Jamais de rires, des jeux de ces espiègleries de page qui donnent aux enfants des gaités d'oiseaux. Il a grandi dans ce château en deuil. Sans mère, sans ami, sans femme, il a vécu avec les visions de la solitude, du silence et de la nuit.

Mais voilà que devant ce berceau où l'être innocent dort son sommeil d'ange, l'enfant d'autrefois gémit dans l'homme mûr. La prière balbutié par cette bouche pure éveille en lui l'écho de la voix maternelle... Il entrevoit une vie heureuse et douce qu'il n'a pas eue, qu'il aurait pu avoir... Ah ! si l'on pouvait recommencer ! Il est seul, à jamais seul, seul jusqu'à la tombe. Il n'aime rien, lui qui n'est pas aimé ; et l'enfant qui lui est étranger, sans nom, sans famille, sans avenir, murmure seule son nom dans ses prières.

Don Sanche courbe sa tête accablée. Un âpre regret, un poignant désir de tendresse, un besoin jamais assouvi de calme et de reposant amour envahissent toute son âme.

Mais Pilar s'agite... Elle rêve sans doute et soupire facilement : un mot, un souffle erre sur ses lèvres : "*Maman !*" dit-elle, puis le silence.

Qu'avez-vous, don Sanche, et d'où viennent ces larmes lentes qui roulent dans vos yeux séchés ? Pleurez-vous sur votre triste enfance, sur votre jeunesse perdue, sur votre âge mûr désolé ? Avez-

vous entrevu dans l'ombre Mmo de Montecarral et la mère de l'enfant se penchant en souriant, les mains unies, pour vous bénir ? Votre cœur ne s'est pas fermé à toute tendresse humaine ; et pour fondre l'acier de votre âme il a suffi d'un souvenir mélancolique planant sur un berceau.

XIII

Le lendemain, vers midi, une femme enveloppée d'une mante brune pénétrait dans la cour de Montecarral. Pauvre *Carne Seca* ! Elle tremblait sous sa cape, croyant ouïr la voix féroce du marquis. Quel méchant seigneur que ce don Sanche ! Il avait jeté tous ses domestiques à la porte, sans leur donner une heure de délai ; et, c'est à grand'peine que Dolorès avait trouvé au bourg d'Alvimar une hôtesse hospitalière.

Elle n'avait pas dormi de la nuit. Tandis que le señor Pedrille, le dos au feu, le ventre à table, se consolait, Dolorès pleurait dans sa chambre. Que devenait Pilar, son ange, sa mignonne, que elle avait embrassée en lui recommandant d'être sage et de manger le dîner préparé à la hâte ? Elle était si petite ! Bien sûr, elle n'avait pas compris. On ne pouvait guère compter sur l'intervention de don Sanche !

Après une nuit d'insomnie, Dolorès s'était décidée à tenter la fortune.

Personne dans le patio désert, où flambe le soleil de midi. Dolorès gravit en tremblant les marches du perron.

Dans les galeries, dans les escaliers, personne. Mais soudain un frais éclat de rire trouble le silence du manoir enchanté. Les perles sonores s'égrènent dans la *Galerie des Ancêtres*, le *sanctum sanctorum* de Montecarral. *Carne Seca* s'arrête, le cœur battant... les rires redoublent et une voix inconnue s'élève :

—Mange vite et nous irons chercher ta maman.

—Quelle est cette voix ? songe Dolorès étonnée... O stupeur ! c'est la voix du marquis, hier si rude et qui s'est adoucie et faite caressante pour ne pas effrayer Pilar.

Carne Seca n'y tient plus. Elle ouvre la porte et reste ébahie en voyant don Sanche de Montecarral, marquis d'Alvimar, grand d'Espagne, une cuillère à la main, Pilar sur ses genoux. Le noble seigneur fait manger l'enfant habillé comme une bohémienne, le bonnet sur l'oreille, la jupe à l'envers, les cheveux frisés à la diable. Elle se barbouille de lait et don Sanche l'admire ; il sourit même et malgré sa barbe rousse il n'a pas du tout l'air méchant.

—Que Sa Seigneurie me pardonne si je...

—Ah ! c'est vous, Dolorès... J'allais partir pour vous chercher moi-même. Ne tremblez pas... Je vous fais donc bien peur ?

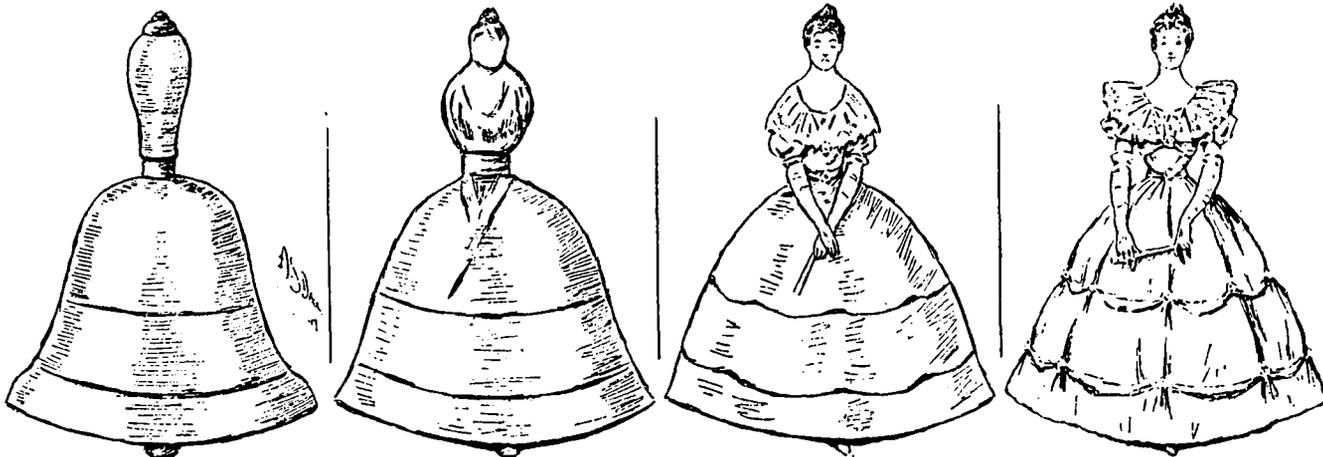
—Sa Seigneurie est trop bonne...

—Vous veniez voir Pilar et me demander la grâce de Pédrille, n'est-ce pas ?... Allons, prenez l'enfant et habillez-la : elle est indignement attifée. Quant à Pédrille, je lui fais grâce pour cette fois...

—Et Juanito, seigneur ?

—Il peut revenir et tous les autres... Mais

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



LES MIRACLES DE LA CRINOLINE

prenez donc garde à Pilar ; elle s'accroche à mes dentelles, ce qui me fait craindre un désastre... prenez grand soin de cette enfant, je l'adopte. Senora, embrassez-moi, comme une bonne fille.

Qui l'eût dit ? Pilar embrassant don Sanche ! Dolorès n'en revient pas.

— Vous l'avez parfaitement bien élevée et elle est belle à ravir. Elle a bien fait quelques dégâts dans le mobilier ; mais avec des clous on réparera tout cela... Allez donc me faire un bon déjeuner, Dolorès, je meurs de faim.

Comme Dolorès s'éloigne, Pilar posée sur son bras avec une légèreté d'oiseau, le marquis la rappelle et reprend son air grave :

— Je vous nomme gouvernante de ma fille, dona Pilar de Montecarral

XIV

Personne n'a jamais su la cause du changement extraordinaire qui s'est opéré chez don Sanche.

Il est toujours grave et mélancolique, mais sa gravité même est pleine de douceur. Bienveillant pour tous, il est aimé de tous ; et s'il est mal vu à la cour d'Espagne, il est vénéré de tous ses voisins. Bien que ses calomniateurs aient été découverts et punis, il a refusé le brevet qu'on voulait lui rendre.

Quand on parle à *Carne Seca* du miracle qui a transformé don Sanche, elle répond :

— C'est Pilar qui a jeté un sort au marquis.

Et *Carne Seca* a raison : est-il au monde de plus puissants sortilèges pour attendrir les cœurs que la faiblesse et l'innocence d'un petit enfant ?

Louis CASREL.

PINCÉE DE CONSEILS

DESTRUCTION DES HERBES DANS LES COURS

Pour détruire les herbes qui poussent entre les pavés des cours, le *Journal d'Agriculture pratique* conseille l'emploi d'arrosages à l'eau additionnée d'un gramme par litre d'acide sulfurique. Avoir soin de verser l'acide dans l'eau lentement

et en agitant avec un bâton pour éviter l'effervescence, et n'employer pour ces arrosages que des vases en terre, en verre, en cuivre ou en bois.

Un autre mélange réussit encore très bien : on fait bouillir dans une chaudière de fer 60 litres d'eau à laquelle on ajoute 6 kilogr. de chaux et 1 kilogr. à 1 kilogr. 500 de soufre en poudre. Laisser bouillir quelque temps en agitant le mélange. Après repos, on arrose avec ce liquide, étendu de deux fois son poids d'eau, les cours infestées d'herbes. Le résidu peut servir pour un arrosage complémentaire, après ébullition et addition de 1 kilogr. de soufre.

L'ADMINISTRATION D'UN GRAND HOTEL

Ah ! les beaux mangeurs que ces Yankees ! Je ne dis pas qu'ils excellent dans les raffinements artistiques et choisis de notre vieille cuisine française ; mais quelles fourchettes et quels estomacs, grands dieux ! Comme ils comprennent qu'il faut une bonne table pour faire de grandes choses et de belles affaires !

Jetons, par exemple, un coup d'œil sur ce grand hôtel américain et ses cuisines immenses où tout grille et bout, crépite, rôtit, grésille, se dore, s'attendrit, chante, rissole, embaume : vingt-huit ou trente cuisiniers, cinq ou six boulangers, une douzaine de pâtisseries, une vingtaine de femmes uniquement préposées à la cuisson des légumes. Dans les coffres, une centaine de saumons magnifiques, quinze cents beefsteaks et autant de côtelettes, attendant le grill. Ici, le compartiment réservé aux moutons et aux agneaux, au bœuf, si cher aux fourchettes yankees ; cascades de viande, pyramides de chair, imposant ensemble découpé, rangé, classé, préparé, disposé avec une propreté extrême et un soin inouï. Là, le domaine des poulets : cinq ou six cents par jour, savourés sous tous les déguisements : bouillis, rôtis, fricassés, sautés, aux concombres et aux oignons, en daube, en blanquette, que sais-je ?

Un déluge de bouillon, cinq cents litres au moins pour la journée.

Huit tarils de pommes de terre, épluchées à la vapeur ; trois mille épis de maïs, légume favori des tables américaines. Dans les pâtisseries, un millier de charlottes russes, cinq mille biscuits qu'on arrosera de vins de dessert ou de torrents de thé. Chaque jour enfin cinq cents livres de beurre et quatre cents douzaines d'œufs. Quelle omelette !

Que dirais-tu, Rabelais, des prodigieuses agapes et des cuisines fantastiques du Nouveau-Monde ! Il est certain qu'aujourd'hui Gargantua se ferait naturaliser Américain et que Pantagruel prendrait pension dans un grand hôtel aux Etats-Unis. Encore faudrait-il mettre une rallonge à la table, faire venir des muids bedonnants de doux vins de Touraine, des oisons de Loches et des chapons d'Amboise.

Qu'on se figure maintenant huit ou neuf cents Yankees à table, des salles immenses avec des perspectives à la véronèse, des plantes, des fleurs, des jeunes miss qui sont bien les plus belles filles du monde, des voix qui s'élèvent, des parfums qui flottent, des plats qu'on emporte. Des groupes de laquais impassibles et graves, un chapelet sombre de domestiques dont chaque grain vivant est un nègre. Aucune faute, aucun oubli, aucun retard. On s'assied, on se lève, on dîne, on a diné. Où sont donc ces cascades de chairs, ces pyramides de bruits, ces dômes de pâtisseries, ces avalanches de légumes, ces torrents de grogs, ces déluges de thé ?

Tout cela s'est fondu, éclipé, évanoui. Un Peau-Rouge ne trouverait même pas à sculpter une tête de lapin."

Eh bien malgré la superbe ordonnance de ce service, m'est avis, qu'on dîne mieux à la table de nos bourgeois français qui savent encore, selon les vieilles recettes, accommoder le bœuf en daube, et préparer le fricandeau à l'oseille !

FULBERT DUMONTEIL.

Ripon's Taboules prolong life.

SI LES BARBIERS VOULAIENT



M. ABELE.



M. BROWN.



M. COOK.



M. DENIS.



M. PIERSON.



M. HAPPEFORT.



M. GOBETOUT.



M. QUISART.



M. MURPHY.



M. OTTO.



M. QUILTER.



M. TAYLOE.



M. CITROUILLE.



M. VINCENT.

UN CORBEAU BLANC

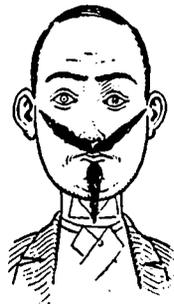
La question du cygne noir est définitivement tranchée : il y a des cygnes absolument noirs dans les régions antarctiques, au sud du continent américain. Par contre, il existe des corbeaux blancs, ou tout au moins il en existe un, lequel appartient à un propriétaire du département de la Somme. Ce remarquable volatile, qui non seulement possède un plumage d'une blancheur immaculée, mais encore a les pattes et le bec entièrement blancs, a été capturé dans un nid où se trouvaient quatre autres jeunes absolument noirs.



M. WILCOX.



M. NIQUES.



M. VERRES.

— Ils nous donneraient une physionomie qui nous feraient reconnaître de loin.

TOUT DÉFEND DE LA PARTICULE

Lami. — J'ai connu une jeune fille dernièrement, et je voudrais te demander un conseil.

Ernest. — Veux-tu que je la per ou dissuade ?

VRAI FIASCO

Rose. — Elle ne vaut pas grand-chose cette exhibition !

Alice. — Tu peux le dire ; on n'y rencontre que des hommes insignifiants.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

VIII

TROIS HOMMES D'ÉTAT

(Suite)

L'autre était assis devant une table couverte de livres à la reliure antique, et la plupart chargés de lourds fermoirs de métal. En face de lui était un parchemin déroulé, couvert d'écriture arabe; en marge on voyait de longues colonnes de chiffres.

Celui-là était beau, bien que sa physionomie eût une expression de ruse sauvage. Il y avait quelque chose du type maure dans l'ensemble de sa personne: front haut et caractérisé fortement, pommettes saillantes, nez hardiment relié aux arcades sourcilières, lèvres minces et finement arrêtées, menton pointu, mais vigoureux, cou long attaché de biais entre deux épaules, robes.

Après de cet homme, il y avait un turban de laine transparente et douce. Son costume était riche et gracieux autant que celui du vieillard se montrait austère et sombre.

Vous n'eussiez trouvé, du reste, aucune espèce de ressemblance entre l'accoutrement de ce vieux seigneur, qui semblait un vivant portrait de Velasquez, et la toilette sémi-lante de nos courtisans du Sépulcre. Ceux-ci singeaient le débraillé français, celui-là se cramponnait à l'ancienne roideur castillane. Il y avait un siècle entre eux deux.

Ce vieux seigneur, souriant tout doucement dans son immense fraise empesée comme la tête de saint Jean-Baptiste pleurant dans son plat, ce vieux seigneur n'était autre que l'oncle maternel du ministre favori du roi. Il avait nom Bernard de Zuniga. Il était, depuis seize ans, président des Conseils de Sa Majesté Catholique.

Il était né en 1560, et avait par conséquent quatre-vingt-deux ans à l'époque où se passe notre histoire. La seule passion qui eût résisté chez lui aux atteintes du grand âge se résumait en ceci: garder son titre de premier ministre.

Nous disons à dessein son titre, car son neveu gouvernait de fait depuis plus de douze ans. Son compagnon, à la figure intelligente et farouche, était un Maure de Tanger, sorcier de son métier, et connu sous le nom de Moghrab.

Moghrab était à la fois le médecin, l'augure et le confident du respectable Bernard de Zuniga.

Moghrab ne se gênait pas du tout pour lire dans les astres. Il devinait la destinée sur la seule inspection de la main. Ses ancêtres, qui étaient d'illustres sorciers, lui avaient transmis la science des nombres, et Séville tout entier aurait pu témoigner qu'il connaissait l'art de prédire les éclipses.

Sans le vénérable Zuniga, son patron, Moghrab eût fait depuis longtemps connaissance avec le bûcher.

Il avait une plume à la main et traçait des chiffres sur la marge de son manuscrit, avec une prestesse incroyable.

—Toujours le même résultat! dit-il enfin, en lâchant la plume avec fatigue; le premier calcul était bon.

—Tu n'as pas voulu encore me faire part de ta découverte, Moghrab, mon savant ami, répliqua le vieux ministre d'un ton caressant.

Le Maure tourna vers lui ses yeux longs, voilés à demi par de larges paupières.

—Les réponses du livre des destinées sont parfois si étranges, prononça-t-il entre ses dents, qu'on hésite à les divulguer.

Puis, laissant peser sur ses deux mains ouvertes son front qui semblait languir, il ajouta:

—Seigneur, allez voir si personne n'est à portée de nous entendre.

Le premier ministre de Philippe IV, sans se formaliser aucunement de cette injonction familière, mit ses jambes maigres en mouvement et, s'aidant de sa canne, fit le tour du paravent. Les valets arroseurs avaient presque achevé leur besogne. Ils étaient à l'autre extrémité de la galerie principale.

—Il n'y a personne, ami Moghrab, absolument personne, dit le vieux seigneur derrière le paravent. Mais je vais te rassurer tout à fait. Diego!

A l'appel de ce nom, l'un des valets accourut.

—Qu'une sentinelle soit posée à l'instant à la grande porte de la galerie! ordonna don Bernard de Zuniga; défense d'entrer: on travaille ici pour le service du roi.

Le valet s'inclina et se retira.

De l'autre côté du paravent, Moghrab s'était renversé la tête sur le dossier de son fauteuil, et montrait la double rangée de ses dents blanches en un sourire moqueur.

Don Bernard de Zuniga revint, manœuvrant tout d'une pièce ses deux jambes et sa canne, aussi longues, aussi roides les unes que les autres. Quand il doubla le paravent, Moghrab dardait au plafond son regard inspiré.

—Que Votre Seigneurie m'interroge, dit-il d'une voix sourde: je répondrai.

—Mon neveu! s'écria don Bernard, mon neveu d'abord, que j'aime cent fois, mille fois plus que moi-même! mon neveu Olivares, l'honneur de notre maison et la gloire de l'Espagne!

—Votre neveu est menacé, répliqua froidement le sorcier.

—De quoi? de mort?

—Pour les favoris, Seigneur, la chute amène la mort.

—C'est vrai cela! c'est vrai! s'écria le vieillard, qui ne parut pas autrement affecté du malheur prédit à son neveu, l'honneur de sa maison, et qu'il aimait mille fois plus que lui-même; quiconque a possédé le pouvoir... Mais explique-toi, Moghrab, trésor de science et de sagesse. Tu crois que mon illustre neveu tombera?

—J'en suis sûr, répondit le Maure.

—Tes calculs te l'ont dit?

En toutes lettres. Ma dernière équation réduite et l'inconnu dégagé ne peuvent laisser absolument aucun doute à ce sujet.

—Et ce ne serait pas une disgrâce passagère?

—La disgrâce du comte-duc ne finira qu'avec sa vie.

Le vieux ministre prit un siège et s'assit. Il était triste.

—Ce que c'est que nous! murmura-t-il; mais faut-il exprimer ma pensée sans détour? On le peut avec toi, Moghrab; tu es fidèle comme l'acier. Et d'ailleurs, quand on ne te dit pas la vérité, tu la devines. Eh bien! Moghrab, vois-tu, mon cher neveu n'était pas tout à fait à la hauteur de sa fortune politique. C'est un esprit sérieux, mais un peu étroit. Son instruction est celle d'un péchant, non point d'un homme d'État. Ce que vous appelez sa fermeté, vous autres, c'est tout uniment de l'obstination. On ne gouverne pas les empires avec du grec et du latin, mon ami Moghrab. Moi qui te parle, je ne sais ni le latin ni le grec.

—Tu m'entends bien, reprit-il avec une sorte d'effroi; cela n'empêche pas mon neveu d'avoir beaucoup de génie. En somme, il n'est pas encore renversé; mais, entre nous, sa disgrâce m'affligera plus qu'elle ne métonnera. Sais-tu le nom de son successeur, Moghrab?

Ceci fut demandé d'un ton confidentiel, et don Bernard de Zuniga rapprocha son fauteuil.

Moghrab laissa voir sur son visage cette lassitude ennuyée des oracles.

—Ne vous l'ai-je pas dit déjà deux fois, Seigneur? répliqua-t-il.

—Tu m'as donné deux logoglyphes à deviner, mon savant prophète, répartit le ministre; les sibylles de l'antiquité ne répondaient jamais autrement, je sais cela... mais je veux les points sur les *i* pour une affaire de cette importance.

—Seigneur, je ne puis que vous répéter ce que par deux fois je vous ai dit: Le successeur du comte-duc a dans son nom toutes les lettres du mot paresseux (*haron*) moins une.

—Haro! s'écria don Bernard, vois si je suis habile à deviner!

—Je ne vois pas d'autres noms qu'on puisse former avec ces quatre lettres: A. H. O. R., prononça gravement le Maure.

—Voyons! fit don Bernard qui trempa la plume dans l'encre, Ahor, ce n'est pas un mot latin; Raho, Roha... Haron; mais il manque l'n pour notre affaire. Haro! je ne vois que Haro. Tu es bien sûr de tes lettres?

—209, chiffré Moghrab, 723, 19, 3,894, tels sont les résultats fixes et invariables de toutes mes équations.

—Et cela signifie Haro, mon savant prophète?

—Cela signifie A. H. O. R., dans l'état actuel du système astral.

—Demain ces lettres seraient donc représentées par d'autres nombres?

—Assurément, répondit Moghrab qui ne cacha point son dédaigneux sourire.

—Et hier?

—Hier, nous avions 206,737, 18 12, 3,100.

—Et ces nombres différents désignaient?

—Toujours A. H. O. R.

Le vieux ministre pressa ses tempes dépourvues à deux mains.

—Quelle science! s'écria-t-il terrassé par son admiration; quelle science!

Moghrab ferma les yeux et prit l'attitude de la contemplation. Don Bernard jetait sur lui des œillades qui n'étaient pas exemptes d'effroi. Tout à coup son front se dérida.

—Grâce au ciel, dit-il en se parlant à lui-même, je suis l'oncle des Haro. J'ai payé deux fois les dettes de ce jeune et cher neveu don Juan... avec l'argent de Sa Majesté, il est vrai, mais enfin, c'est moi qui ai signé l'ordonnance. Tu penses bien qu'il s'agit de don Juan, comte de Palomas, mon neveu, n'est-ce pas, Moghrab?

—Je n'en sais rien, répondit sèchement celui-ci.

—Ne peux-tu le savoir?

—Par le calcul, si fait.

—Alors, calcule, mon savant ami!

Moghrab secoua la tête.

—J'ai mis trois mois, dit-il, à trouver les quatre lettres du nom de Haro.

—Trois mois! trois mois! grommela don Bernard; c'est du temps! D'ici là, que d'eau coulera sous le pont du Guadalquivir! Et, chemin faisant, tu n'as rien trouvé pour le nom de baptême?

—Je sais, répondit le Maure, qu'il se compose de quatre lettres comme le nom de famille.

—Juan! s'écria le vieillard en se levant; quatre lettres! c'est assez clair, je pense!

Vierge sainte ! Ce Pedro Gil est un honnête homme ! Mon neveu se souviendra que j'ai signé le brevet qui l'a fait comte de Palomas. Et ce mariage ! Vive Dieu ! Pedro Gil vaut son pesant d'or ! Il n'est pas dans toute l'Espagne un parti semblable. Et mon neveu Juan ne sait pas encore qu'il sera ministre. Je crois, à vrai dire, que le cher enfant ne sait rien faire de ses dix doigts ni de sa tête, mais la place de premier ministre donne incontestablement du génie. Je lui en ferai, du génie, pourvu qu'il me laisse l'expédition des affaires. On fait tout ce qu'on veut. On a bien fait un grand prince avec...

Il s'arrêta. Son regard était fixé sur l'inscription latine de la statue de Philippe IV.

Moghrab dit :

— Juan a quatre lettres, c'est vrai, mais Blas aussi, aussi Elia, aussi José, Léon, Luiz, Luca, Oton : et il y a en Espagne autant de Haro que de pommes d'or à cet arbre.

Son doigt désignait, dans la cour des Marionnettes, un oranger énorme qui ployait sous la charge de ses fruits.

Trois coups discrets furent frappés à une petite porte dérobée qui se trouvait dans l'enceinte même formée par le paravent. Moghrab fit disparaître le parchemin chargé de grimoires et le remplaça par un immense cahier en tête duquel étaient tracés les mots GRACES DU ROI.

Don Bernard ouvrit la petite porte. Deux nouveaux portraits de famille, à fraise et à haut-de-chausses du temps de Philippe II, se montrèrent au seuil.

Leurs regards se fixèrent tout de suite sur l'Africain Moghrab, qui baissa les yeux et prit un air impassible.

— Bonnes nouvelles ! s'écria don Bernard en les voyant ; mes très chers cousins, bonnes nouvelles !

Les nouveaux venus avaient des figures d'une aune. L'un d'eux était un tout petit homme d'une maigreur extraordinaire, mais droit comme une règle et vif en ses mouvements ; il ressemblait à don Bernard comme une réduction rappelle un tableau : c'était don Balthazar de Zuniga y Alcoy, président de l'Audience de Séville ; l'autre avait, pour un Espagnol, de très honorables mollets et une prestance assez ronde.

Vous l'eussiez pris plutôt pour un bourgmestre flamand que pour un homme de guerre, fils des preux de Castille. Il s'appela don Pascual de Haro, marquis de Jumilla, et commandait les gardes du roi.

Don Balthazar avait l'honneur d'être le beau-père du comte-duc, qui ne l'aimait point.

Nos trois seigneurs se donnèrent l'accolade, savoir : don Bernard radieux, les deux nouveaux venus la détresse peinte sur le visage. Avant qu'ils eussent pu échanger une parole, la hallebarde du miquelet en faction au bout de la galerie sonna sur la mosaïque, et la grande porte s'ouvrit à deux battants avec fracas.

— Sa Grâce mon neveu ! dit don Bernard, qui étala plusieurs décrets en vue sur la table.

— Pas un mot ! ajouta don Balthazar de Alcoy, en mettant un doigt sur sa bouche.

Ils vinrent se ranger en haie tous les trois sous l'arcade qui joignait la salle à la galerie.

Le favori du roi traversait déjà celle-ci précédé par son huissier et ses gardes, suivi par son page, qui portait son livre d'heures.

C'était un homme de moyenne taille, les épaules un peu hautes et le cou vigoureusement emmanché. Son pourpoint de velours noir à taillades ne dissimulait point, malgré son ampleur, une légère déviation des muscles dorsaux ; les jambes étaient espagnoles

dans la force du terme : genoux prononcés, tibias tranchants, comme l'arête d'un prisme.

La tête avait de la noblesse et s'encadrait bien entre deux belles masses de cheveux noirs qui commençaient à peine à grisonner.

Mais l'œil était ardent, inquiet, fiévreux. L'inflammation des paupières contestait avec la paleur presque livide de la face. Cet homme devait souffrir d'une maladie cruelle ou d'une passion plus cruelle que la maladie.

Il marchait d'un pas solennel et en quelque sorte rythmé. La marche de son escorte se réglait sur la sienne, ce qui donnait à son passage l'apparence d'une procession.

Nos trois seigneurs, à première vue, semblaient ne pas pouvoir plier sans se casser. A l'approche du favori, vous les eussiez vus cependant s'incliner tous les trois comme si leur colonne vertébrale eût été de baleine ou d'osier.

— Bonjour, bonjour, fit le comte-duc en saluant de la main seulement ; que Dieu garde Vos Seigneuries ! J'étais au banc du roi à la cathédrale ; le roi a pris de mon eau bénite. Le roi est en bonne humeur ; il m'a parlé de tous mes amis : que Dieu bénisse Sa Majesté, Seigneurs !

Don Bernard et ses compagnons s'étaient redressés. Ils firent de nouveau le plongeon.

— Oserai-je prier mon illustre neveu de me fournir des nouvelles de sa santé précieuse ? demanda don Bernard.

— Solide comme un chêne, notre oncle, répondit le comte-duc ; le roi m'a donné deux fois la main.

— Ma fille Inès, la noble duchesse ?... commença don Balthazar en avançant d'un pas.

— Bien, bien, Seigneur de Zuniga y Alcoy, interrompit Olivares en reculant d'une distance égale ; nous n'avons pas oublié que nous sommes votre gendre. Le roi a été charmant... charmant ? Par le saint Calvaire ! nos perfides ennemis verront avant peu ce que nous valons.

Son œil avait des éclats sombres parmi l'étrange pâleur de ses joues.

Par un geste qui lui était familier, il porta jusqu'à ses dents l'insigne de la Toison d'or d'or qui pendait sur sa poitrine et mordilla le métal.

— Mon oncle, reprit-il, je suis bien aise de vous trouver en compagnie de ces dignes seigneurs. Vous vous occupez des affaires de l'Espagne. Ainsi font, je l'espère, tous ceux qui tiennent de près ou de loin, à mon administration. Il sera parlé dans l'histoire de la manière dont nous avons tenu le pouvoir au milieu des circonstances les plus difficiles. Tout va bien, très-bien. La France et l'Angleterre ont peur de nous. La dérisoire équipée de Lisbonne, qui a fait un roi nain, nous a valu plus de deux cents millions de réaux de confiscations. Le roi est content, le roi est charmant, jamais le roi ne pourra se passer de moi. Je vous salue, Seigneurs.

Pendant qu'il parlait, son regard inquiet et perçant interrogeait toutes les physionomies. Avant de continuer son chemin, il dit :

— Je vais, moi aussi, m'occuper des affaires publiques.

Puis revenant après quelques pas, il saisit brusquement don Bernard par le revers de son pourpoint :

— Jour et nuit, dit-il tout bas avec une maladive volubilité, je travaille jour et nuit... notre oncle, vous verrez ! c'est bardé de citations latinées savamment appropriées ! Mes misérables ennemis se traineront dans la poussière à mes pieds. Il y a déjà trois cents pages in-folio ; c'est intitulé : *Nicandro ó antidoto contra las calomnias*... com-

prenez-vous ? Nicandre, ce nom signifie vainqueur des hommes, c'est moi ; antidote contre les calomnies... vous verrez, notre oncle, vous verrez ! Seigneurs, le roi est grand !

Les hallebardes sonnèrent sur les dalles. La procession recommença.

Le favori, raide et hautain, reprenait sa marche solennelle. Il disparut avec sa suite par la porte du fond, donnant entrée dans ses appartements privés.

Comment le roi ne serait-il pas grand ? dit tout bas l'otique et basset président de l'audience au robuste commandant des gardes : voici l'un de ses deux ministres qui a passé toute sa matinée avec un diseur de bonne aventure, et l'autre qui travaille nuit et jour à un pamphlet. Richelieu et Buckingham n'ont qu'à se bien garer !

Le commandant eut un gros rire.

— Je m'aperçois bien que vous raillez, Alcoy ! dit-il ; ah ! ah ! oui, oui. Tenons-nous bien nous deux, et nous arriverons. Avez-vous causé avec ce Moghrab ?

— Ce matin même, répondit le président de l'audience ; mais, chut ! voici Saturne qui revient.

Les rieurs, à la cour d'Espagne, avaient donné des surnoms aux deux ministres de Sa Majesté Catholique. En mémoire de la grande révolution mythologique qui avait forcé autrefois l'aïeul des deux à abdiquer le pouvoir en faveur de son fils, ils appelaient l'oncle Saturne et le neveu Jupin.

Le vieux Bernard de Zuniga avait fait quelques pas à la conduite de son neveu. En revenant, il grognait avec compassion :

— Un homme d'Etat s'occuper de semblables misères ! Seigneurs, interrompit-il, que je vous fasse part de mes nouvelles : Notre neveu de Palomas est notre arche de salut, décidément...

Don Pascual l'arrêta court en disant :

A l'heure qu'il est, votre neveu de Palomas a sans doute rendu le dernier soupir.

Don Bernard tressaillit comme s'il eût reçu un choc en pleine poitrine.

Puis, saisi d'une de ces puérides colères qui le prenaient à l'improviste, il s'élança derrière le paravent pour faire une querelle à Moghrab, son prophète.

Mais Moghrab avait disparu.

— Ah ! l'imposteur ! disait cependant le vieux ministre, 209... 723... 192... et que sais-je, moi ? Combien de semaines a-t-il été à trouver ces nombres ? Et je le paye, moi, avec de l'argent loyal et royal !

— Mon noble parent et ami, interrompit Alcoy, je vous préviens qu'il nous faut aviser, et sur l'heure ! Tout va de mal en pis. Le comte de Palomas, votre neveu, vient d'être mortellement blessé par un inconnu qui a su échapper jusqu'à présent aux poursuites de l'hermandad.

— Assassiné ! mon neveu !

— Non pas ! blessé en duel ! en plein jour, au milieu de Séville, pendant qu'on chantait la messe à dix pas de là, en l'église de Saint-Ildefonse !

— Et pendant que la foule acclamait, sur la place de Jérusalem, la femme et la fille de Medina-Cœli, plus haut et mieux que le roi lui-même !

Ce fut don Pascual de Haro qui dit cela, couramment et en homme qui a sa leçon faite.

Balthazar d'Alcoy reprit gravement :

— Ce ne sont pas des symptômes, c'est une maladie déclarée. Nous avons la certitude complète que la conjuration de Catalogne a des ramifications jusque dans Séville.

— Hier soir, reprit Pascual, le roi a passé deux heures chez la reine. Ah ! ah ! c'est certain.

—Sandoval y était, prononça lentement le maigre Balthazar.

—L'ancien connétable de Castille aussi, par Notre-Dame de Carmel ? bredouilla le commandant des gardes.

—Et l'on a parlé d'affaires, ajouta le petit magistrat.

—Oui bien ! appuya don Pascual ; c'est certain ; on a parlé d'affaires.

Le vieux ministre s'éventait avec son mouchoir. Le sang qui lui montait au cerveau ne pouvait rougir son jaune visage, mais il étouffait.

—Voyons, voyons, Seigneurs, dit-il, mettons un peu d'ordre dans nos désastres. Personnellement, je suis le dévoué serviteur de Sa Majesté la reine. Dieu sait quels sentiments bienveillants m'animent à l'endroit de cette illustre maison de Sandoval. Et quant à l'ancien connétable de Castille, c'est de la vénération que je professe pour lui. Ecoutez donc ; en définitive, si mon neveu Gaston a réellement fait son temps.

—Il s'agit bien du comte-duc ! s'écria vigoureusement Alcoy.

—Que nous importe celui-là ? fit don Pascual en fidèle écho.

—Egoïsme, incapacité, vanité, reprit le bilieux président, voilà son bilan.

—Fi ! Alcoy, fi ! répliqua le vieux ministre : parler ainsi de son propre gendre avant qu'il soit tout à fait tombé ! Moi, je conserve pour lui jusqu'à voir, un très parfait dévouement. Soyons justes : ce n'est pas un grand homme de guerre, et peut-être n'a-t-il pas montré dans les négociations toute la dextérité désirable ; mais il sait la langue grecque, Seigneurs, et il est ferré sur les lettres latines. Point de passion, je vous prie ; n'apportons ici que le calme vouloir de conserver nos positions respectives, voire de les améliorer, si faire se peut. Cette conjuration de Catalogne, vous le savez, devait nous être de quelque utilité. Nous espérons...

—Elle sera notre porte ! interrompit Alcoy, nous n'en sommes pas les maîtres, les fils nous en échappent. Je donne ma démission et je me retire dans mes terres.

—Moi, dit Pascual, je passe en Flandre où la vie est bonne.

—Et moi, s'écria don Bernard qui grandit tout à coup, haut comme un père conscrit de Rome au temps de Brennus, je meurs à mon poste, mes chers Seigneurs. A quoi bon vivre quand on n'a plus la signature ? Il y a dix-sept ans que j'expédie. Qu'un autre pense et dirige, peu m'importe ! mais je veux expédier. De par tous les saints, désertez si vous le voulez ; moi, je me cramponne à ma chaise curule, et je signe jusqu'à mon dernier soupir !

Don Balthazar de Alcoy se dressa devant lui comme un petit serpent.

—Et garderiez-vous ainsi cette résolution héroïque, demanda-t-il avec un ricanement amer, si le duc de Medina-Celi devenait premier ministre du roi ?

Zuniga se retint au dossier de son fauteuil pour ne point tomber à la renverse.

—Medina-Celi, balbutia-t-il, celui-là ne nous pardonnerait pas... mais il est prisonnier !

—Pedro Gil est un traître ! interrompit Alcoy avec un éclat de voix.

—Un traître, ajouta don Pascual, je l'ai toujours dit.

—Et nous en avons désormais les preuves, ajouta le président de l'audience.

Trois coups secs et régulièrement espacés furent frappés à la porte par où Balthazar de Alcoy et don Pascual de Haro étaient entrés.

—Le voici, prononça tout bas le vieux ministre.

Puis il ajouta, en un mouvement soudain de courroux :

—Mes Seigneurs, si nous le faisons pendre ?

—Ouvrez plutôt, dit une voix railleuse de l'autre côté de la porte ; on entend tout, d'ici. Vive Dieu ! s'il m'avait plu d'aller chercher des témoins, ce n'est pas pour moi qu'eût été la potence.

Nos trois hommes d'Etat se regardèrent. —Cette mesure mauresque est détestable pour délibérer ! murmura don Bernard de Zuniga.

Et Alcoy ajouta tout bas :

—Allons ! ouvrez à ce coquin !

Le vieux ministre ne savait plus où il en était. Il ouvrit la porte et balbutia :

—Tu sais bien, ami Pedro Gil, que nous te regardons tous comme un fidèle serviteur. Quant à notre dévouement à la personne du roi et aux intérêts du comte-duc, mon neveu...

—Mettez-vous seulement un peu plus loin de la porte quand vous parlerez de cela, dit le nouvel arrivant qui entra le chapeau sur la tête.

C'était bien notre homme de la place de Jérusalem, celui qui avait eu la nuit précédente, avec le boucher Trasdoblo, cet entretien caractéristique.

Le grand jour ne lui était point favorable et faisait ressortir énergiquement sa méchante mine. Sa figure large, entourée d'une barbe inégale et grisonnante, avait des tons terreux, sur lesquels tranchaient des plaques rouges. L'un de ses yeux se fermait à demi, cachant mal une prunelle déteinte et louche ; l'autre, au contraire, avait des regards flamboyants. Son cou de taureau, ses épaules carrées et ses jambes arc boutées solidement annonçaient une force peu commune. Sa physionomie avait cette double expression de servilité et d'insolence qui se rencontre si communément au bas bout des hiérarchies gouvernementales.

Le malheur des temps avait fait de lui un homme important. Il voulait monter encore.

Comme son intelligence était à la hauteur de ses vices, il avait chance de faire bonne pêche en ces eaux troubles.

(A suivre)

UN SÉJOUR AGRÉABLE

UNE APRÈS-MIDI PASSÉE AU PARC AMHERST
JOYEUSE RÉUNION

Un bon nombre des principaux citoyens de la ville voulant respirer quelques bouffées du bon air de la campagne se sont rendus hier après-midi au parc Amherst, sur la gracieuse invitation des propriétaires de cette poétique localité.

Ces invités ont rencontré là sept ou huit cents visiteurs, transportés par la compagnie des chars urbains dans le courant de l'après-midi.

Tout le monde a reçu une hospitalité charmante.

On n'a pas été peu surpris de trouver érigées un grand nombre d'élégantes résidences construites dans les derniers goûts.

Plusieurs citoyens se sont déjà empressés de se réserver un de ces petits cottages où ils pourront jouir à la fois des avantages de la ville et des agréments de la campagne.

Bien plus, pendant la saison d'été, une série de concerts seront donnés sur la place publique, en plein milieu de cet oasis de tranquillité et de verdure surgi à quelque pas de Montréal.

ECHANTILLON GRATIS DE CHOCOLAT MENIER

En envoyant une carte postale, adressée à C. ALFRED CHOUILLON, MONTRÉAL, vous recevrez un échantillon de leur délicieux chocolat importé, avec mode d'emploi.

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres — poste oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonton, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonton.

17 juin

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester, N. Y.
4 i-6 mai

M. Cléophas Monier, No 740 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guéri d'une sérieuse attaque de grippe par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme James Parker, No 237 1/2 rue Dolisle, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guérie d'un gros rhume par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Hornidas Desroches, No 752 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "Plusieurs cas de rhume et bronchite dans ma famille ont été guéris par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette. C'est un remède très efficace et facile à prendre."

M. Eugène Leduc, No 756 rue Albert, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guéri d'une toux grave par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Edmond Charette, No 166 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit : "Mon petit garçon a été parfaitement guéri de la coqueluche par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Wm. Piché, No 149 rue Quesnel, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guérie par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, d'une toux violente qui me faisait souffrir depuis longtemps."

Mme M. E. Marsh, No 1487 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai fait usage, dans ma famille, du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette et puis le recommander comme un remède d'une grande efficacité."

THEATRE - ROYAL

Semaine commençant Lundi, le 8 Mai,
Après-midi et Soirées.

La meilleure Compagnie de Variété de la saison,

La New-York Vaudeville Stars

Chaque acteur, une étoile. Danseurs, Chanteurs, Acrobates, Prestidigitateurs, une véritable conglomération d'artistes consommés.

Prix d'admission : 10c., 20c. et 30c.

Semaine suivante : The City Club Burlesque Co.

THEATRE EMPIRE

Rue St-Catherine

La Compagnie Franco-Canadienne

Semaine commençant le 15 mai

LES DEUX ORPHELINES

Semaine commençant le 22 mai

LA FILLE DES CHIFFONNIERS

Prix populaires ; matinées mardi, jeudi et samedi.

